TOUTE

UNE

VIE

Monsieur Gaston PAPIN

Boccador

56,rue Croix Pasquier

37100 TOURS

Je suis né à Lamballe (Côtes du Nord ou Côtes d'Armor) le **29 mai 1902** issu d'un père Albert, André **PAPIN**, parfumeur posticheur et d'une mère Hortense, Virginie Duchène.

Mon père né au Mans(Sarthe) et ma mère à Trévron près de Dinan (Côtes du Nord) se sont connus au Val André (Côtes d'Armor). Ma mère était lingère repasseuse chez un riche résident et mon père, en vacances au bord de mer, fit donc la connaissance de ma mère. A l'issu du Mariage, mes parents s'installent à Lamballe près de la gare comme salon de coiffure et fabrique de postiches (fausses perruques) etc... Les affaires marchent bien mais mon père, fils aîné du grand parfumeur du Mans "Parfumerie **PAPIN**" anciennement rue Dumas et maintenant encore rue Bolton, est très sollicité par un gros fabricant de parfum qui lui propose la représentation générale et unique pour toute la France du Pétrole Hahn et de certains parfums.

Il se décide à vendre son fonds de commerce et à s'installer à **Joué-les-Tours** pour être au centre de la France.

Le premier enfant qui a été mis au monde fut ma soeur en 1901, ce fut, paraît-il un heureux évènement et une grande satisfaction pour tous. Par contre, 18 mois plus tard, ma naissance a été d'après ce qui m'a été dit par ma grand-mère maternelle une désolation pour mon père, fort heureusement, j'ai eu la chance jusqu'à l'âge de 5 ans d'être élevé par cette grand-mère maternelle c'est-à-dire jusqu'en 1907, date à laquelle mes parents sont venus habités à JOUE-LES-TOURS.

Cette demeure, située route de Chinon, comprenait deux grandes pièces au rez-de-chaussée avec la cuisine et une chambre, au ler étage, il y avait deux chambres mansardées.

Il y avait également un très grand jardin au milieu des vignes sans eau de la ville, sans électricité, un puits dans la cour muni d'une pompe à chaîne à godets, les W.C. au fond de la cour près d'un hangar et du clapier à lapins ainsi qu'un poulailler au total environ 3000 m2.

L'école publique des garçons, toujours existante, se trouvait à 2 Km environ au centre de la Ville, l'école des filles un peu plus loin.

Tous les élèves devaient s'y rendre à pied, aucun moyen de transport n'existait à l'époque. Mon père partait en voyage pendant un mois et avait 8 jours de repos ensuite ce qui lui permettait de jardiner car ce grand terrain était entièrement cultivé. Ma mère devait assurer l'entretien et l'arrosage en l'absence du père et dès l'âge de 6 ans, je devais enlever la mauvaise herbe et les cailloux qui étaient en abondance dans ce secteur viticole.

La route de Chinon était à cette époque constituée de larges bas-côtés plantés d'arbres, de grands fossés et d'une végétation abondante en herbes. Ceci permettait de nourrir 30 lapins environ et c'est ainsi, que chaque jour dès le retour de l'école, ma soeur et moi devions à l'aide d'une faucille couper la pitance journalière des lapins sur les bas-côtés de la route.

Je rentrais de classe vers 16h30, je jardinais avec ma mère pendant une heure à partir du mois de Mars, je coupais l'herbe pour les lapins 1/2 heure, ensuite je rentrais dans la chambre faire les devoirs jusqu'à 19 heure. Le jeudi, il n'y avait pas d'école alors je jardinais toute la journée.

Pour surveiller ma conduite, et aussi celle de ma soeur, mon père avait trouvé le moyen d'être informé sur notre comportement en classe et sur les notes que l'enseignant nous attribuait.

Chaque jour, nous devions remettre à l'instituteur en arrivant à l'école un cahier et aux parents le soir. Si par malheur, les notes étaient mauvaises ou seulement passables, j'avais droit à une séance de coups de fouet à chien sur les fesses et sur les mollets, et comme j'étais dur et vindicatif, je disais à mes parents "Tapez, tapez plus fort si ça vous plaît" or mon père enrageait de constater qu'il avait un fils incorrigible. Ma soeur, par contre, était plus docile mais véritablement comme moi à demi-cloîtrée, aucune sortie, ni réjouissance, aucune relations d'amis, ni cinéma, ni bal, ni théâtre nous étaient accordés.

En 1914, donc à l'âge de 12 ans, j'ai eu mon certificat d'études avec 1er prix de Géographie, de Grammaire, de dessins et aussi d'Arithmétique, ce qui a incité un de mes instituteurs, ami de mon père, à me faire continuer des études secondaires. Mon père aurait voulut que j'aille à l'école d'agriculture mais la déclaration de guerre l'ayant mobilisé comme sergent infirmier à l'hôpital franco-américain, le projet a donc été annulé et il m'a fallut aller travailler à l'usine **GOBEL** à **Joué-les-Tours** jusqu'à l'âge de 14 ans, le travail consistant à fabriquer des instruments de cuisine payés à la pièce.

Les salaires des ouvriers dans cette usine pendant la guerre 14-18 étaient très bas et tous les hommes valides étant mobilisés, la majorité de la main d'oeuvre était comme moi des très jeunes mal payés.

Ma mère avait une soeur installée boulangère à St Malo-de-Phily à 50 km de Rennes (I.et V.) et dont le mari venait de décéder par suite de guerre. La panification était assurée par un ouvrier boulanger réquisitionné, mobilisé comme auxiliaire et mis à disposition par la préfecture pour assurer la fourniture de pain pour plusieurs communes environnantes attendu qu'il n'y avait qu'une seule boulangerie dans la région.

Cette femme (donc ma tante) était une personne courageuse et déterminée, elle entendait continuer cette profession en même temps qu'épicière, elle avait quatre filles de 8 à 14 ans qui commençaient à l'aider dans son commerce. Seulement pour ce qui était de la fabrication du pain avec les boulangers auxiliaires, c'était un problème. Jusqu'à 10 heures du matin, le travail était à peu près assuré mais le café, le pousse-café (alcool de cidre), le cidre en abondance leur coupaient les bras et les jambes et l'après-midi les fameux ouvriers réquisitionnés auxiliaires s'affalaient sur les sacs de farine pour cuver leur excès de boisson donc tous les trois mois, le changement était demandé à la préfecture.

C'est ainsi que mon père informé de cette situation décida de m'envoyer chez ma tante pour aider si possible à la boulangerie.

Aussitôt arrivé dans ce coin de Bretagne dans cette commune isolée en pleins champs au sommet d'un piton qui domine la rivière "la Vilaine", j'ai tout de suite compris que ma situation laborieuse n'a rien de changé. Levé à 4 heures du matin plusieurs fois dans la semaine pour assurer la fabrication du levain, recouché à 5 heures pour être à nouveau relevé à 7 heures pour la panification manuelle, manuelle parce que le pétrain mécanique n'existait pas encore à l'époque. Heureusement que l'ouvrier réquisitionné, à jeun jusqu'à 10 heures assurait ce travail 5 jours sur 7, les autres jours, j'étais à peu près seul à fournir la fabrication du pain car l'ouvrier était soit ivre et malade, soit il partait à Rennes en fin de semaine.

Malgré le gros effort à fournir pour pétrir 100 kg de farine à chaque fournée, le plus fatiguant était d'aller chercher l'eau dans un puits d'une profondeur de 20 mètres dans le bas d'une côte à 100 mètres et en pleine campagne, remonter l'eau au bout d'une chaîne sur un tambour avec une manivelle, pour chaque fournée, il fallait trois tours avec deux seaux de vingt litres.

La panification consistait à faires des boules de pain de six livres et de douze livres, des pains de campagne longs de trois livres et ainsi que des boules de quatre livres, six livres et douze livres dans un four de cinq mètres de profondeur et de large. Comme le chauffage du four était uniquement au bois pendant la cuisson du pain, les grosses bûches de sapin devaient être fendues à la hache pour la fournée du lendemain.

Le bâtiment,où était fabriqué le pain et entreposé les sacs de cent kilos de farine ainsi que le bois de chauffage, se trouvait à cinquante mètres du magasin de vente et de l'épicerie, ce qui nécessitait le transport dans de grands paniers d'une partie réservée à la vente sur place et le reste à déposer dans la voiture hippomobile pour la livraison dans les communes environnantes.

Ma tante et moi partions avec cheval et voiture aussitôt après déjeuner livrer le pain soit dans les dépôts constitués dans les communes, soit directement dans les hameaux et les grandes fermes. Ces grosses boules de pain de six ou douze livres se conservaient facilement huit jours et nous passions une fois par semaine chez nos clients. Chaque jour, nous portions à domicile de 80 à 100 kilos de pain. Ceci nous obligeait à rentrer le soir souvent tard et arrivés à l'écurie, le cheval étant souvent en sueur, il était obligatoire de le bouchonner sérieusement car l'écurie,qui se trouvait derrière la boulangerie, n'était pas très abritée du froid dans le haut de cette colline.

De ce fait, lorsque nous dormions cinq à six heures par nuit, c'était le maximum.

A cette époque et en cette région, le métier de boulanger était très dur et très absorbant, seul le dimanche après-midi et après la fournée du matin, je disposais de quelques heures de distraction mais comme il n'y avait rien dans ce "bled", mes réjouissances consistaient à faire des farces à notre voisin le curé, le presbytère était mitoyen à la boulangerie. Avec de la ficelle et des épingles retournées en hameçons garnies de mie de pain, j'avais la cruauté de prendre les poules du curé par-dessus le grillage de clôture pour ensuite les relâcher dans la nature. Je faisais également exploser des pétards sous la porte de l'église pendant les vêpres du dimanche. Malgré mes cachettes, le curé du village, persuadé que personne d'autres n'était capables de ces larcins, allait trouver ma tante pour assouvir sa colère.

Dans la commune, il n'y avait pas de coiffeur, les habitants du sexe masculin étaient obligés d'aller à Messac ou Pléchatel à sept kilomètres pour se faire couper les cheveux. Chose curieuse, ils étaient incapables de se raser, ils ne possédaient d'ailleurs pas de rasoirs. Ayant appris que j'étais le fils d'un coiffeur-parfumeur, le dimanche après-midi, je procédais au rasage des paysans du coin avec un rasoir couteau que je m'étais procuré chez ma tante et à chaque fois, je bénéficiais de dix centimes de pourboire.

Enfin la guerre terminée, les ouvriers démobilisés et sérieux remplaçaient les auxiliaires ivrognes et ma tante pas mécontente de n'avoir plus de problème avec le curé, était d'accord pour mon retour en Touraine.

A 17 ans d'une santé à toute épreuve et après presque trois ans d'un dur travail, je paraissais avoir 20 ans au moins et les offres d'emploi dans les journaux étant abondantes, un poste de brigadier boulanger était vacant dans une grande commune du sud du département d'Indre-et-Loire mais seulement en remplacement pour un mois. Le poste de brigadier consistait à la mise au four uniquement de la pâte, travail facile pour moi mais qui m'a permis de voir arriver les premiers pétrains mécaniques. Le stage de remplacement terminé, je suis rentré au bercail à Joué-les-Tours. Mon père, démobilisé, m'a conseillé d'apprendre le métier de pâtissier pour l'adjoindre à celui de boulanger et sachant que la boulangerie pâtisserie spécialisée dans la fabrication de macarons à Cormery cherchait un ouvrier boulanger pâtissier, j'ai tout de suite profité dans cette maison des leçons de pâtisserie.

Puis un jour, un évènement extraordinaire pour moi me fit changer d'avis en regard de cette profession

L'électricité étant à ses tous premiers débuts, le propriétaire de la boulangerie-pâtisserie nantie d'une bonne clientèle et de moyens financiers suffisants, décida de faire installer l'éclairage et la force motrice dans son établissement. Ce travail,qui s'est effectué sous mes yeux pendant plus d'une semaine, m'a littéralement subjugué et fait réfléchir que l'avenir n'était pas dans la pâtisserie, métier trop banal mais dans cette nouvelle invention extraordinaire.

Des jeunes installateurs électriciens, je m'en suis fait des amis et j'ai commencé à m'instruire et à me procurer un manuel d'électricité et à tous les moments de repos, j'étudiais les possibilités d'apprendre le métier d'électricien.

En week-end chez mes parents, je fis part de mon intention de faire ce nouveau métier à mon père. Hélas, j'ai déclenché la foudre à la maison, j'ai subit un orage sans précédent tous les termes et reproches les plus durs à entendre et en finale : "Si tu décides ton changement de métier et continue à prévaloir tes projets farfelus, tu ne mettras plus les pieds à la maison". Qu'importe, ma décision était prise. Ayant acquis un petit pécule et fait des économies depuis mon retour en Touraine, sous prétexte d'aller chercher une autre place de boulanger pâtissier, j'ai demandé à ma mère de me préparer mon baluchon.

1919 - Au courant par les journaux que des offres d'emploi étaient importantes à Paris et dans la région du Nord dévastée par la guerre, je décidais d'aller à pied à la gare de Tours et prendre le train pour Paris. Arrivé à la gare d'Austerlitz dans l'après-midi, me voici aussitôt en contact avec une foule intense, bruyante et anonyme qui me perturbait quelque peu. Sur le champ, je décidais de me rendre à la gare du Nord et de prendre le train pour Lille-Roubaix et sans réfléchir à l'heure d'arrivée attendu que je n'avais prévu aucun point de chute.

Arrivée du train à minuit,gare de ~~Lille~~ Roubaix. Seul avec mon baluchon mais correctement habillé, je m'adresse à un voyageur qui descendait du train comme moi et lui demande s'il pourrait m'indiquer un petit hôtel pour y passer la nuit.
Est-ce dû à mon allure correcte ou à mon jeune âge et à mon air un peu désemparé, j'ai eu la chance de contacter un brave homme à l'accent prononcé du Nord d'une gentillesse exceptionnelle et qui m'a surpris d'autant que j'avais l'impression de n'avoir jamais eu de ma vie tant d'égards. Il me dit :"Mon petit, viens avec moi, je connais des amis qui tiennent un petit restaurant avec quelques chambres".

En cours de route, beaucoup de questions me furent posées et très succinctement, j'avais dévoilé toute ma vie. L'ai-je impressionné ou est ce sa naturelle bonté d'âme, arrivé à l'hôtel en question, 90 Bd d'Armentières à Roubaix, où tout était fermé, mon protecteur du moment a tambouriné à la porte d'entrée jusqu'à ce qu'une brave dame d'une cinquantaine d'années est apparue dans l'entrebaîllement de la porte.

Et c'est là, que j'ai compris que les tenanciers de l'hôtel étaient bien de vrais amis de mon guide. Je te présente, ma chère Louise, un gentil garçon que je connais bien et qui voudrait une chambre. Il est tard, je m'excuse, je te le laisse, fais le rentrer, je reviendrais demain. Quelle joie, quel bonheur de trouver inopinément sur son chemin des gens aussi aimables, aussi gentils. Avant de me conduire à la chambre et avec insistance, il a été obligatoire que j'accepte de boire un bol de bouillon bien chaud. Le lendemain matin, mon tuteur de la veille était déjà en conversation avec mon hôtelier et à mon sujet. Ayant dévoilé mes intentions de travailler comme électricien, il suffisait de consulter les petites annonces du journal local pour trouver un employeur dans la région et qu'à cela ne tienne pourquoi pas à Lille. Dès le lendemain, transporté par le tramway (dit le mongis), je me présente à l'adresse indiquée par le journal et à l'annonce ainsi libellée "On demande ingénieur de préférence en électricité pour établir maquettes (électricité auto Boulevard Solférino (Equipement électrique-succursale de Paris)", il s'agissait d'une succursale départementale de la Société l'Equipement Electrique de Paris, le directeur Monsieur Agard, ingénieur, me recevant dans son bureau gentiment

lère question :"Etes-vous ingénieur ?" Réponse : non, Monsieur, j'ai suivi seulement des cours par correspondance à l'école Universelle pour le titre de sous/ingénieur."

2ème question :" Avez-vous fait votre service militaire ?" Réponse : "Oui, Monsieur"
3ème question:"Dans quelle arme ?"
Réponse :"Dans la marine et au service entretien électrique"

Mon coeur battait en formule 1 pensant qu'il allait me demander mes papiers d'identité, heureusement pas de registre de main d'oeuvre, pas d'assurance sociale à cette époque et rien ne me fut demandé. Et la décision du directeur a été la suivante : "Le siège social de Paris aurait préféré un ingénieur, attendu qu'il faudra présenter les maquettes d'équipement électrique aux fabricants automobiles en France et en Belgique pour obtenir des marchés importants, mais comme personne autre que vous ne s'est présenté, je vous prends à l'essai et nous verrons pour votre admission définitive.

Dès le lendemain, j'étais au travail avec mon manuel d'électricité caché dans la poche de ma veste. L'atelier était une grande pièce au premier étage, deux grandes tables et un établi. Un seul ouvrier électricien détaché de Paris faisait office de chef d'atelier, encore un homme remarquablement gentil et accueillant. Sa première parole :"Je sais que vous n'êtes pas ingénieur, d'ailleurs moi non plus et c'est de toute manière ridicule d'être diplômé pour le travail qu'il est demandé ici, je suis persuadé que dans trois jours, vous réaliserez les maquettes aussi bien que moi. Par la suite, nous étudierons la fabrication des accumulateurs et la réparation mais un spécialiste fabricant viendra de Paris pour nous initier.

Après huit jours de présence, des compliments me furent adressés par le directeur en raison du peu de temps qu'il me fallait pour réaliser les maquettes.

Cependant, j'étais toujours sur le qui-vive devant la crainte de questions sur mon passé, sur mon âge, sur ma situation militaire etc... Si bien d'ailleurs qu'un beau jour, les parents du directeur qui habitaient le même immeuble et qui nous offraient souvent le café ont voulut m'interviewer et avoir des détails sur mon service dans la marine. Aux premières questions, j'ai répondu avec un tel embarras que je me suis excusé prétextant un besoin pressant et le lendemain entre midi et Deux heures, je fréquentais les librairies de Lille pour trouver un livre sur la marine et les marins. Comme par hasard, je n'ai jamais eu d'autres conversations de ce genre avec ces braves gens. Et bien, oui là encore, j'ai connu des gens très gentils à tel point qu'après deux ans de présence chez eux, il a fallut partir pour une convocation au service militaire. Je ne savais pas comment faire pour leur annoncer mon départ et ma démission.

Je n'ai jamais eu le courage de leur avouer ma supercherie et mon mensonge d'identité, il m'a donc fallut trouver un alibi, le voici :

"Monsieur Agard, je regrette d'être dans l'obligationde vous quitter, devant partir en Californie chez ma soeur à Los Angelès qui est très malade"

Il me répondit : "Mais vous reviendrez j'espère, il sera peut-être possible de trouver une place, un emploi chez nous".

A ma demande d'un certificat de travail, le directeur a insisté pour le rédiger comme suit : "Monsieur Papin Gaston a été employé dans nos ateliers comme sous/ingénieur électricien auto du 1er avril 1920 au 10 mai 1922 et nous a donné toute satisfaction et a été obligé de nous quitter par suite d'ennuis dans sa famille qui est en Amérique.

Appel sous les drapeaux 13ème Dragons à Melun.

A cette époque, les régiments de Dragons étaient tous à cheval et comme je n'avais jamais fait d'équitation, pour moi c'était une nouvelle expérience. Quatre mois d'école au manège maniement d'armes, soins des chevaux à l'écurie, élève brigadier désigné au service téléphone et T.S.F. en raison de ma profession. J'ai eu de suite les galons de brigadier en raison des examens que j'avais passé pour le maniement des services T.S.F. Pour être breveté Mécanicien radio de l'armée, l'autorité militaire m'a envoyé en stage au 18ème génie à Tours pour trois mois. J'en suis sorti avec félicitations et avec la meilleure note qui d'ailleurs a été transmise au colonel commandant le 13ème Dragons. Et lorsque j'ai réintégré le régiment, ce colonel qui avait des enfants encore jeunes m'a demandé de leur faire des cours d'électricité et de radio. Non seulement, j'ai réussi à les instruire et à les intéresser à tel point qu'en récompense, cela m'a valut la nomination de **Maréchal des Logis** après onze mois de service.Doté du titre "Mécanicien radio" et d'un superbe insigne brodé or sur le bras, je suis de suite affecté au service des transmissions du régiment. Fini les disciplines, les gardes, l'instruction des nouvelles recrues.

A Melun au 13ème Dragons, il existait une écurie de course avec de magnifiques pur sang pour les steeple chases et des demi-sang arabes pour concours hippiques. Un charmant camarade, excellent cavalier hors ligne nommé Guerlain, fils du parfumeur, fraîchement nommé Maréchal des Logis, était le chef de l'écurie de courses en sous-ordre de l'officier titulaire et comme j'avais beaucoup plus de loisirs que de service, j'accompagnais mon camarade Guerlain à l'entraînement, au dressage, aux compétitions, aux parades car nous étions invités aux grandes manifestations hippiques, aux chasses à courre dans la région de Fontainebleau.

1923 - Occupation par l'armée Française en Allemagne.

Le régiment dans sa presque totalité a l'ordre de partir en occupation dans la Ruhr et la Rhénanie avec chevaux, armes et bagages en plusieurs étapes nous avons gagné Duisburg-Düsseldorf-Recklinghausen. Chargé de préparer le campement des officiers avec un peloton de cavaliers, nous sommes partis deux jours plutôt et avons réquisitionnés pour les officiers les plus belles demeures en campagne et comme elles étaient éloignées souvent les unes des autres, avec mes hommes (tous du contingent, jeunes et dévoués, nous avons installés des lignes téléphoniques dans la nature et d'un logement à l'autre reliés tous à un poste standard et de commandement. Mise en place également d'un planton téléphoniste de service qui se relevait tous les trois heures jour et nuit. Et toute installation et liaison terminées, il ne me restait plus qu'à m'occuper de l'entraînement de mon cheval et de celui du colonel qui me le confiait fréquemment soit à l'entraînement soit pour participer aux concours hippiques assez fréquents en Allemagne.

Malgré mon retard en éducation équestre par rapport à mon camarade Guerlain, j'étais devenu un assez bon cavalier et je participais à chaque manifestation hippique et si je suis tombé une seule fois de cheval en course, la cause est due à mon ordonnance (car à cette époque, les Maréchaux des Logis avaient droit à une ordonnance) qui ayant la charge de seller le cheval, a oublié de serrer la souventrière. En effet, dans une course organisée à Duisburg sur le champ de courses des environs, dans un virage au grand galop, la selle a tourné et j'ai fait une chute spectaculaire qui m'a conduit pour un mois à l'hôpital Allemand.

Le service militaire en occupation de l'Allemangne après la guerre 14-18 avait bien quelques risques. Certains Allemands étaient raisonnables et même agréables mais d'autres au contraire nous haïssaient à tel point que nous avons eu deux sentinelles gardant le camp de nuit poignardées lâchement. De toute façon en ce qui me concerne, c'était la vie de château, mon service consistait à donner des instructions à mes téléphonistes qui se relayaient au central que j'avais installé, à superviser les comptes des gérants du mess des sous-officiers, ce qui me permettait de faire des promenades à cheval en forêt tous les après-midi.

Enfin la vie militaire était tellement agréable que je me serais réengagé avec plaisir et pour une carrière militaire. Mais revenu en très bon terme avec mes parents lors d'une permission, tout fier dans ma tenue de parade et mes galons de sous/officier et leur ayant fait part de mes intentions, de nouveau j'ai entendu des protestations véhémentes et l'assurance que je serais en sérieuses contradictions avec mon père qui était antimilitariste.

Ma mère qui n'osait, elle non plus, entrer en contradictions avec mon père et qui d'autre part voulait absolument me garder auprès d'eux, me supplia de renoncer à mes intentions militaristes. J'ai donc abandonné mon projet et démobilisé, je suis rentré à Joué-les-Tours.

Quelques jours après mon retour, je détecte dans le journal local une offre d'emploi de chef d'atelier en électricité automobile à Tours. Je me présente avec mes références et aussitôt, je suis prié de commencer à travailler dès le lendemain. Il d'agissait des Etablissements Devilaine et Rougé de Paris, succursale de Tours rue Nationale. Nous sommes en **1924**, tout a merveilleusement fonctionné pendant deux ans. Mais cette maison présentait à la clientèle des factures un peu trop gonflées et la clientèle avec qui j'entretenais des rapports excellents m'a incité à monter ma propre affaire et à quitter par conséquent la maison en question.

Lorsque j'eu donné mon congé au directeur en vue de m'installer à Tours, je me suis trouvé devant un homme furieux qui me menaça de me faire des ennuis si je ne revenais pas sur ma décision. Effectivement, huit jours après mon départ , je reçois une convocation du commisariat de police pour me demander des explications sur la comptabilité du stock des pièces détachées et accessoires dont j'avais la responsabilité et une plainte contre X était en cours.

Me trouvant devant ce commissaire, je réalisais tout de suite qu'une machination de vengeance était montée contre moi, reconnaissant l'homme qui venait souvent au domicile du directeur et qui semblait son meilleur ami. Après toutes mes explications sur cette comptabilité du stock d'accessoires, je remarquais l'insistance du commissaire à vouloir me faire dire que j'aurais pu prendre quelques petites pièces en vue de ma future installation. Fort heureusement, j'avais gardé le double de la comptabilité du stock accessoires et pièces détachées et que je ne l'avais pas remis au commissaire car quelque temps après, j'étais convoqué au tribunal de Tours ou j'ai remis au juge tous les éléments prouvant ma bonne foi. Ce qui a eu pour conséquence de débouter les Ets Devilaine et Rougé de leur plainte contre X. ainsi le plan de vengeance râté après plusieurs mois de péripéties judiciaires, j'ai entrepris d'aller travailler chez les clients amis qui me demandaient à domicile.

Dès que le procès fut terminé et n'ayant pas les moyens financiers pour acquérir un pas de porte, j'ai loué 39 rue George Sand, un petit local pouvant contenir deux voitures automobiles au rez-de-chaussée et au dessus un grenier mansardé accessible avec une échelle. Pour rendre habitable momentanément ou provisoire, il a fallut aménager entièrement ce grenier qui n'avait jamais été utilisé. sol à parqueter, installation électrique à créer, cuisine, camping, ce qui m'a permis d'abandonner la chambre meublée que j'occupais à 800 mètres plus loin.

Ce travail d'installation et d'aménagement terminés uniquement par moi le dimanche attendu que tous les jours de la semaine, mon atelier était ouvert du matin 7 heures au soir 21 heures et débordant de travail, il fallait travailler quelques soirs jusqu'à minuit pour satisfaire la clientèle des garagistes qui apportaient les dynamos, les magnétos dans la journée pour les reprendre le lendemain matin très souvent. Les heures d'ouverture de l'atelier étaient réservées aux travaux électriques sur les véhicules dans le local qui ne contenait que deux autos ne pouvant rester que le temps des réparations.

Avec le peu d'économie que j'avais pu faire pendant les deux années précédentes, j'ai acheté le petit outillage et pour le gros outillage, banc d'essais et autres appareils de mesure très chers à l'époque, j'ai eu la chance d'obtenir un délai d'un an pour en effectuer le règlement et avec intérêts acceptables grâce aux fournisseurs et aux représentants des firmes d'outillage avec lesquelles j'entretenais et gardais d'excellentes relations et qui eux aussi m'avaient encouragé à créer une nouvelle installation d'équipements électriques automobiles à Tours.

Six mois après mon installation, absolument débordé de clients, j'ai mis des annonces dans les journaux pour trouver des ouvriers qualifiés "Electricien auto" , sans résultat. A cette époque, c'était le début des équipements électriques auto, il n'y avait pas en province d'ouvriers dans cette spécialité. J'ai donc décidé de former trois apprentis âgés de 14 à 15 ans. Bien m'en a pris, je suis tombé sur trois garçons sérieux et dociles, épaulés et suivis par leurs parents.

Six mois après cette embauche, aide sérieuse permettant d'envisager la possibilité de maintenir une importante clienèle, j'ai donc disposé de quelques moments pour aller voir mes parents qui entre-temps avaient déménager de Joué-les-Tours pour aller habiter Saint Patrice. Le propriétaire de la maison de Joué, ayant pris sa retraite, voulait revenir habiter sa maison. Malgré le manque de temps et les travaux entrepris le dimanche pour l'aménagement du grenier, une fois par mois j'enfourchais une vieille moto d'occasion pour leur faire une visite d'une heure au plus. J'en profitais pour leur dire que mon entreprise fonctionnait bien mais que si j'avais eu une aide financière ou même un prêt de leur part, j'aurais remboursé plus rapidement mes fournisseurs d'outillage.

J'ai tout de suite été rassuré qu'il ne fallait pas compter sur eux, d'une part parce qu'ils n'avaient pas confiance dans ma réussite, n'ayant eu aucune formation technique ayant fréquenté insuffisamment l'école d'électricité. A leur avis, la meilleure solution consistait à envisager le mariage avec la fille de leur voisin, fille unique vivant avec son père veuf et riche propriétaire.

Effectivement quinze jours plus tard à mon arrivée à Saint Patrice, j'apprends que nous sommes invités à prendre le café chez le voisin en question. Avant de partir, une recommandation de mes parents :"Tâche d'être aimable, gentil, souriant avec la jeune fille d'un père très riche et qui ferait bien ton affaire !" Mon père, représentant de commerce, à la parole facile et aux histoires comiques devient vite l'ami des voisins en question et a vite fait de parler d'éventuel mariage. Après les trois dernières visites et invitations du dimanche, la demande en mariage a eu lieu surtout à la suite d'une conversation entre mon père, le futur beau-père et encouragée par ma mère, tous furent d'accord pour insister sur la possibilité de trouver en cette union un consensus en vue d'une collaboration aussi bien maritale que financière et l'éventualité de la mise en place d'un commerce et d'un atelier mieux outillé avec l'achat d'un grand local etc...

Bien sûr, j'ai été très impressionné par ces belles paroles et visant surtout la possibilité de la réussite d'une installation bien assise plutôt que de végéter par la manque de matériel et d'outillage moderne, mais hélas, le grand amour et le coup de foudre entre nous deux n'existaient pas encore et cette union me laissait un peu perplexe.

Mes parents, s'apercevant d'ailleurs de ma quasi indifférence à l'égard de la jeune fille, s'ingéniaient à me stimuler et à faire entrevoir tout l'intérêt financier de cette éventuelle union qui pouvait apporter à mes désirs de la volonté de foncer en affaires. Enfin sans demander mon accord, une réunion fut organisée entre parents, notaire et moi-même le 4ème dimanche de mon arrivée à Saint Patrice. Il s'agissait de faire le point sur la position matrimoniale de la dot de la jeune fille. La parole est au notaire de la famille du futur beau-père. "La dot importante de la jeune fille consiste en un blocage de titres et d'actions financières remise au nom du couple qui n'en disposera en réalité que selon le désir du beau-père mais obligatoirement après sa mort attendu qu'il s'agit d'une fille unique.

Le futur marié bien considéré mais avant de s'engager financièrement dans les affaires devra attendre quelques années d'autant que la femme disposera de suffisamment d'argent pour les besoins du ménage. Somme toute la confiance dans la réussite en affaires du mari n'étant pas encore confirmée. Je dois dire que le mariage était prévu et organisé pour le 3ème samedi suivant, que les cadeaux étaient déjà arrivés chez le beau-père, que ma grand-mère, propriétaire d'un magasin de parfumerie au Mans, avait envoyé une bague platine avec diamant d'un carat d'un prix certainement élevé, que le parquet du bal pour le repas de noces et le bal étaient en cours de montage dans la propriété du beau-père, enfin que tout avait été préparé à mon insu, et que tout m'a été annoncé avec surprise.

Revenant à la réunion du notaire, je regardais avec curiosité les visages des uns et des autres. Tous sauf le notaire n'osaient relever la tête et me regarder, mon père paraissaît extrêmement gêné, le futur beau-père ne quittait pas des yeux le notaire. Lorsque l'exposé du notaire fut terminé et que les papiers commençaient à être manipulés en vue sans doute d'accords et de signatures, je me levais précipitamment en leur annonçant :"Messieurs, je vous remercie pour la confiance que vous avez en moi mais ne comptez pas sur moi pour vos combinaisons, je retourne à mon travail et abandonne tous vos projets.

Ce jour-là, j'avais emprunté une petite voiture 5 cv Citroën à un de mes amis client, ce qui m'a permis de partir rapidement à Tours.

Le lendemain, non pas pris d'un remords mais curieux de connaître la réaction de mon père qui n'avait malheureusement pas le téléphone et par un appel téléphonique à la poste, j'ai pu m'entretenir quelques instants avec lui. Alors là, j'en ai entendu de toutes les couleurs, ce que tu as fait est ignoble, impardonnable, il était trop tard pour prendre la décision de tout casser. Toute la population de Saint-Patrice est consternée. Le beau-père envisagé et sa fille légèrement infirme d'une jambe étaient adorés dans le bourg, d'ailleurs une grande partie du village était invitée à la noce. Des cadeaux en quantité importante devront être renvoyés à leurs donateurs, c'est un scandale jamais vu dans le pays, je ne sais plus où me cacher ainsi que ta mère. Ne remets plus les pieds ici, c'est ce que je te conseille.

Effectivement, j'ai attendu un an avant de retourner à St-Patrice et cependant le propriétaire de la maison de mes parents car ils étaient locataires, le voisin immédiat Monsieur Brisset, qui était en outre en très bons termes avec eux, s'accordant au mieux sur le plan politique aussi bien que confessionnel, a tout de suite désavoué mes parents sur la manière ou j'ai été mis anormalement dans la situation du futur mariage. Compte tenu des bonnes et fréquentes relations qu'ils avaient ensemble, ce monsieur Brisset a réussi à apaiser les querelles et à remettre tout en ordre. Le calme revenu dans l'entourage et les environs, mes parents m'ont à nouveau reçus sans histoire, d'autant plus que la jeune fille en question entre-temps s'était mariée avec un lieutenant de gendarmerie.

En ce qui me concerne, j'ai décidé de me marier avec ma petite secrétaire que j'avais débauché des Ets Devilaine et Rougé, et qui me rendait de grands services en n'hésitant pas à faire un gros travail de comptabilité et très dévouée pour la réussite de ma nouvelle installation.
Fille d'instituteurs sans dot et affectueuse, je me sentais plus à l'aise et plus indépendant. Malheureusement, cette créature dévouée n'avait pas une santé à toute épreuve et peu de temps après le mariage, le docteur a découvert une lésion au coeur (dûe paraît-il à des rhumatismes vers l'âge de 12 ans). Il fallait prendre beaucoup de précautions et surtout pas de maternité en vue, même la grossesse aurait été fatale (décision d'un grand cardiologue parisien).

Par contre les affaires et l'entreprise prenaient de l'ampleur. En 1933, le local trop petit a été abandonné au profit d'un grand local avec logement confortable 14 rue d' Entraigues, propriété de l'assurance Mutuelle d'Indre-et-Loire, location avec bail commercial.

Devant l'importance du local et de l'habitation, il a été possible d'aménager un magasin d'exposition, deux grands bureaux et un autre grand magasin de pièces détachées, le reste du grand local couvert attenant à l'immeuble des bureaux et de l'habitation pouvait contenir 20 véhicules et un atelier de réparations. A partir de cette installation, j'ai décidé de monter une affaire d'accessoires en gros pour électricité automobile. Le personnel comtable, secrétaires, représentants, magasiniers, ouvriers spécialisés représentait au total 17 personnes. Avec tout ce personnel, je pouvais enfin profiter de quelques loisirs et comme je m'intéressais depuis 1927 à l'aviation civile et membre de l'aéroclub Touraine, j'ai tout de suite eu des fonctions dans l'administration du club soit comme secrétaire général soit comme vice-président.

Tous les dimanches étaient accaparés soit par des démonstrations de vol à voile au camp d'aviation militaire de Parçay-Meslay soit à des meetings aériens sur des terrains de fortune dans les champs de chaume dans plusieurs contrées du département.

Au début, le club n'ayant pas les moyens d'acquérir un avion, nous effections les baptêmes de l'air avec un ancien avion réformé de la guerre 14-18 à moteur rotatif. Cet appareil qui était la propriété d'un ancien pilote de l'armée de l'air, se tenait à notre disposition (piloté par son propriétaire) à chaque fois que nous organisions un meeting aérien en campagne ou à la base aérienne de Parçay-Meslay. Plus tard, nous avons fait l'acquisition d'un Potez 36 et d'un stamp d'occasion qui nous ont permis de faire des démonstrations de parachutage, de voltiges, et des baptêmes de l'air.

1936 - Le ministre de l'air Pierre Cot décida la création au sein des clubs d'aviation dans chaque département, une section d'aviation populaire et prémilitaire. Son chef de cabinet Jean Moulin, préfet et le colonel Sadi-Lecointe, ancien recordman d'altitude étaient chargés du fonctionnement.

Ayant connu le colonel Sadi-Lecointe dans d'autres circonstances, j'ai tout de suite été désigné pour en effectuer la création et la présidence au sein de l'aéroclub de Touraine et situé au camp militaire d'aviation à Parçay-Meslay. Attendu que ces fonctions étaient bénévoles, le recrutement du personnel d'encadrement posait des problèmes. Mais fort heureusement, deux amis comme moi, mordus d'aviation et dévoués, se sont mis immédiatement à la disposition de la section.

Gabriel Feuillet, ingénieur cependant très occupé dans une entreprise, employait tous ces moments de libre tous ses dimanches, toutes ses soirées à faire des cours de mécanique à 150 élèves dans une caserne de Tours, désaffectée et mise à notre disposition. Roger Boisseau, fabricant de biscottes, lui aussi utilisait tout son temps libre pour se consacrer à la comptabilité et à la trésorerie. Les sommes mises à notre disposition étaient uniquement réservées à payer le salaire du chef pilote moniteur, Monsieur Mauler, désigné par le ministère de l'air. Les petites fournitures de bureau, l'entretien des avions et le carburant étaient payés et assurés par l'armée de l'air. Les 7 avions d'école à double commande étaient fournis par le ministère, ce qui a permis à notre chef pilote de faire breveter 105 élèves en 3 ans dont 55 ont pris part à la guerre 39/45.

La section vol à voile, dotée de deux planeurs et d'un véhicule treuil de lancement avait aussi deux moniteurs bénévoles, Messieurs Bodin et Carraz. Le colonel Sadi-Lecointe pilotant l'avion blanc du GAM nous rendait visite chaque semaine. Il existait à l'époque au GAM du ministère de l'air 3 avions, un blanc, un bleu, un rouge, tous les trois réservés uniquement au ministre et directeur de cabinet pour les déplacements urgents.

En 1938, le fonctionnement de la section d'A.P. et le résultat obtenu en Indre-et-Loire était paraît-il bien supérieur à toutes les autres sections.
C'est ainsi que le colonel Sadi-Lecointe me fit savoir que sur le contingent de la légion d'honneur de 1938, une seule croix était mise à la disposition de l'aviation populaire et que j'en serais le bénéficiaire.

Mais un mois avant la décision définitive d'attribution, un accident d'avion dans la section de l'aviation populaire de Normandie ou le pilote a réussi à poser en catastrophe son avion à l'écart d'un village mais sérieusement blessé avec les deux jambes amputées, a été fait Chevalier de la Légion d'Honneur à ma place (à noter que Sadi-Lecointe m'a demandé mon consentement).

Lizouin lettre de félicitation du ministère de l'aviation civile

Ayant fait mon service militaire au 13ème Dragons à Melun et en Allemagne, il me paraissait curieux et anormal que je sois mobilisé au 38ème génie des Transmissions à Montargis.

Entretenant des relations amicales avec le Colonel Sadi-Lecointe, directeur Général de l'Aviation Populaire et Jean Moulin, chef de cabinet du ministre de l'Air, Pierre Cot, des démarches ont été entreprises auprès du ministre de la guerre pour me faire changer d'armes.

Titulaire du brevet de pilote et en raison des services rendus à l'aviation prémilitaire, d'après Sadi-Lecointe, il aurait été normal que je sois incorporé dans l'armée de l'air.

Le ministre Pierre Cot a intervenu lui-même auprès de son collègue, ministre de la guerre, mais il s'est vu refuser catégoriquement ce changement pour une raison majeure décidée par les hautes autorités militaires. Les mécaniciens radio brevetés en nombre insuffisant seront tous incorporés dans le génie des Transmissions et ceci était sans appel.

1939 - Rappelé sous les drapeaux, mobilisé en qualité de cadre mobilisateur, spécialiste breveté mécanicien radio 4 jours avant la déclaration de guerre au centre de transmissions du 38ème génie à Montargis. Il s'agissait de réquisitionner 80 camions et camionnettes dans la population civile en vue de constituer le parc automobile des transmissions de la 8ème armée. Attendu que tous les véhicules réquisitionnés étaient plus ou moins en état de faire un long parcours, l'autorité m'a désigné avec le lieutenant Tolle comme moi réserviste et directeur des usines Peugeot à Sochaux, pour examiner l'état mécanique des véhicules. Nous avons été même choisis parmi les militaires possesseurs du permis de conduire pour effectuer des essais de conduite et mettre en main toute une gamme de véhicules camions, camionnettes et toutes marques et différents les uns des autres.

Après ces 4 jours passés à Montargis, la caravane de 80 véhicules est partie chargée de matériel radio dans la direction de Belfort. Ce convoi constitué avec 80 véhicules de toutes marques dont la moitié en état de neuf et l'autre moitié avec plus de 50% d'usure a nécessité tout le long du parcours des arrêts fréquents pour mise en condition. Tout au long du voyage, il a été nécessaire de constituer un camion atelier en réquisitionnant au passage dans les villes la plupart de l'outillage nécessaire dans les magasins d'accessoires auto en gros. Les chauffeurs étaient tous des réservistes mobilisés à la déclaration de guerre, quelques uns étaient des chauffeurs de poids lourd mais la plupart n'avait pas conduit de camions. Attendu que dès le départ, j'ai été nommé chef du convoi et que je voulais stimuler mon équipe, je leur ai promis en arrivant à Belfort s'il n'y avait pas de casse, une réception au champagne. En passant dans le vignoble champenois, j'ai approvionné la quantité de bouteilles nécessaires pour l'armée. A part 3 camions qui sont restés sur le bas-côté de la route avec boîte de vitesses ou pont arrière cassés, tous les autres véhicules sont arrivés à bon port. Le campement s'est formé à quelques kilomètres de Belfort dans une usine désaffectée en pleine campagne (Commune de Chaux).

Le service à accomplir par notre parc consistait à approvionner en matériel de transmissions tout le front de l'Est de Bâle à Strasbourg. La ligne Maginot ne couvrant pas toute cette région, il a été creusé d'urgence des tranchées à proximité du Rhin et face aux tranchées allemandes qui étaient de l'autre côté. Et c'est là, ou nos soldats et moi-même, lorsque nous installions nos lignes téléphoniques, avons entendus la propagande allemande par de puissants haut-parleurs installés de l'autre côté du Rhin non pas en Allemand mais en bon français :" Soldats français, nous n'avons pas voulut la guerre et vous, vous êtes victimes de vos amis Anglais. Nous savons tout ce qui se passe en France, nous pouvons vous fournir tous les renseignements sur ce que vous ignorez et que l'on vous cache. " Effectivement par haut-parleur, l'ennemi d'en face nous annonçait l'arrivée en inspection d'un général en lère ligne alors que nous n'étions pas informés etc.etc... Bien des mois ont passés dans cette situation et dans le plus grand calme. Mais le jour ou l'offensive allemande a été déclenchée, les bombardements sur Belfort et sur notre campement ont été sévères.

Les avions ennemis mitraillaient en rase-mottes, comme je me déplaçais souvent avec une petite camionnette, j'ai eu la chance deux fois de passer à travers une pluie de balles tirées à la mitrailleuse depuis les avions en rase-mottes sur mon véhicule. Comme nous avions emmagasinés un stock important de matériel radio, de câbles téléphones et autres, des ordres du haut commandement nous ont obligés de plier bagages.
Il ne restait plus au parc de transmissions que cinquante camions ayant procédé à la distribution d'une partie de nos véhicules dans les unités du front en 1ère ligne pour les besoins des transmissions.. En raison de l'importance du stock, l'évacuation du matériel a été mis par nos soins sur des wagons en gare de Chaux près de Belfort. Le chargement terminé, les cinquante camions avec leur chauffeur prirent la route vers le Sud en se repliant. Le commandant du parc m'a demandé de veiller au départ du train de marchandises qui emmenait notre matériel en direction de Montpellier, ensuite avec une camionnette et un chauffeur nous devions rattraper le convoi et veiller à ce qu'il n'y ait pas de voitures en panne en route.

Je me suis tout d'abord rendu à la gare de Chaux ou le train de marchandises était en gare sous pression, chauffeur et conducteur à leur poste mais attendant l'ordre du chef de gare pour démarrer.
L'offensive était déclenchée et nous savions que les allemands étaient sur le point d'arriver dans la région, je demandais au chef de gare, un alsacien la raison pour laquelle le train ne partait pas. Réponse : "Je sais ce qui me reste à faire, je n'ai pas d'ordre à recevoir de quiconque."
Sachant que la région était peuplée d'espions allemands 5ème colonne, je réalisais de suite que ce chef de gare devait être un de ceux-là et que le train resterait avec son chargement entre les mains des allemands.

Je sortis mon révolver et le mis en joue et lui intima l'ordre de siffler le départ du train et aussitôt parti, je pris ma voiture Peugeot 202 que j'avais acheté d'occasion quelques mois avant. La camionnette de service avec son chauffeur me suivait avec de l'outillage en cas de dépannage en cours de route. Connaissant l'itinéraire emprunté par le convoi, j'ai réussi à le rattraper quelques heures après. Ils ont d'ailleurs été mitraillés par l'aviation italienne en cours de route, ce qui les a retardés, moi-même j'ai subi un bombardement aérien en passant près de la gare de Mouchard ainsi que le chauffeur de la camionnette qui a été tellement ébranlé physiquement qu'il a fallu s'arrêter une demi-heure plus loin avant de se remettre au volant.

Les nouvelles que nous pouvions capter nous annonçaient que l'offensive allemande était foudroyante et que nous serions encerclés d'un moment à l'autre et des motocyclistes de la Weimark sillonnaient la région en avant-garde. Heureusement, le convoi était maintenant passé près de la frontière suisse et ne fut pas inquiété. Les ponts sautaient les uns après les autres minés par nos troupes en repli et par ordre pour retarder l'avance allemande. Le pont de Fezin a sauté quelques minutes seulement après le passage de la camionnette atelier et de ma voiture, un gros réservoir d'essence était en feu, il était prudent de passer à l'écart assez loin.

Enfin, nous arrivâmes à Montpellier et ordre nous a été donné de camper à Ganges où nous serions démobilisés, la guerre étant finie, l'armistice étant signée, nous avons tout de même attendus la démobilisation pendant un mois à Ganges. Enfin démobilisés, il fallait rentrer en zone occupée à Tours avec autorisation c'est-à-dire un ausweiss allemand, chose qui n'était pas possible d'obtenir. Je me suis d'abord rendu à Loches, zone libre, chez un ami garagiste qui m'a tout de suite rassuré. Déguisé avec un bleu de travail plus ou moins souillé, assis à ses côtés dans une voiture de dépannage, nous avons franchi la ligne de démarcation réglementairement au poste allemand, lui étant muni d'un ausweiss professionnel lui permettant de satisfaire sa clientèle en zone occupée à 20 kilomètres et en direction de Tours. Ma peugeot 202, restée au garage de mon ami à Loches, fut rapatriée par lui la semaine suivante.

A peine rentré dans mon atelier d'électricité auto, mon voisin, marchand de voitures auto d'occasion voyant que mon commerce était en perte de vitesse avec le manque d'essence, me demanda à louer mon grand local pour y entreposer des véhicules d'occasion dont il en ferait le commerce.

J'accepte et attendu qu'il est de nationalité suisse, il n'aura pas de problème avec les occupants nazi. Je garde un local atelier pour me reconvertir en fabricant d'accumulateurs et de moteurs électriques mais hélas la matière première fait défaut et rien ne marche. Avec le peu d'économie que je possédais, j'achetais une petite ferme de 7 hectares abandonnée dans la région de Château-la-Vallière.

L'appel du Général de Gaulle du 18 juin m'avait bouleversé dans mes fibres patriotiques. Je rêvais de prendre contact avec quelques patriotes comme moi pour faire ce qui était possible pour contrecarrer et compliquer cette occupation allemande.

Ancien président de l'aviation populaire et prémilitaire en Indre-et-Loire, vice-président et secrétaire général des clubs d'aviation civile, j'avais gardé de nombreuses relations avec les pilotes militaires et civils, nous nous rencontrions très souvent et parlions de résistance en secret. J'avais gardé le contact avec Jean Moulin ex chef de cabinet de Pierre Cot, ainsi qu'avec notre grand patron de l'aviation populaire et prémilitaire au ministère de l'air, le colonel Sadi Lecointe qui était un grand ami sûr et discret. Il vivait à Paris et il venait de temps en temps en Touraine (ayant fait l'acquisition d'un petit chalet) à Rochecorbon et un certain jour, me glissa dans l'oreille qu'un jour prochain, je serais contacté par un ancien aviateur de nos amis.

Effectivement, sans être averti, je vis arrivé un certain jour dans une voiture break Peugeot, avec un chargement de câbles, moulures électriques, moteurs et dont le conducteur, un électricien de Pontorson nommé Huet, me mit tout de suite en confidence et me présenta son passager, un commandant espion au service SRAIR du 2ème bureau de Vichy travaillant non pas pour Vichy mais pour Londres, ancien aviateur, je ne le connaissais pas particulièrement mais venant de la part du colonel Sadi Lecointe, j'ai tout de suite compris ce qu'il attendait de moi.

Tenant dans ses mains un dossier bien protégé dans du carton, il me demanda si je pouvais d'une part trouver un moyen de passer ses documents en zone libre et ensuite lui donner une possibilité de franchir la ligne de démarcation. Il savait d'autre part qu'un agent clandestin tenait un hôtel à Ligueil, hôtel du Colombier dont le propriétaire s'appelait Monsier Gosseau.Il ne l'avait jamais contacté jusqu'à ce jour, mais il aurait bien voulut s'y rendre quand même mais pas avec les documents secrets, la ligne de démarcation étant truffée de nazis, gendarmes, gestapo et qu'ils fouillaient les voyageurs s'approchant de la ligne.

C'est alors que je décidais de l'emmener à Ligueil dans ma camionnette gazogène que j'avais emménagé de telle façon que dans les filtres à air, je pouvais cacher des documents de ce genre, il y avait 38 boulons à dévisser pour découvrir la cachette.

Nous voici partis sur la route de Ligueil en passant par le bourg de St Branchs. A l'entrée du bourg, nous apercevions 2 gendarmes allemands au loin qui barraient la route et comme il était trop tard pour faire demi-tour, mon passager, Fernand Drouin, sortit son révolver et me dit : "Nous sommes cuits, il faut que je les descende avant qu'ils n'aient le temps de nous arrêter et de nous fouiller". Bien sûr, Fernand n'avait pas de pièces d'identité falsifiées mais les documents secrets étaien bien camouflés, je réagis spontanément en lui retirant son révolver que je mis dans ma poche et en lui criant :"Reste tranquille, nous agirons selon les circonstances, j'ai des papiers en règle". Effectivement, à la présentation de mon laissez-passer allemand et à la vue de l'ouvrier en salopette à côté de moi, plus le chargement de matériel électrique, les gendarmes allemands nous laissaient partir en nous criant :"Raouss" (partez).

Arrivés à Ligueil, nous sommes accueillis par notre agent clandestin Gosseau, un patriote hors pair de nationalité Belge mais qui comme nous ne vivait que pour l'action De Gaulle.

Fernand Drouin, ~~sous~~-officier de l'armée de l'Air, fougueux et casse-cou avait besoin d'être calmé et d'être aidé financièrement. Lorsqu'il revenait de sa tournée de Bretagne et de Normandie,muni de tous les renseignements sur les fortifications en construction, les dépôts d'armes, les campements et autres points stratégiques. Il était la plupart du temps démuni d'argent, il lui fallait attendre la rétribution des agents Anglais de l'Intelligence Service qui stationnaient à Châteauroux et qui payaient ses services et documents selon la valeur qu'ils voulaient bien leur donner. Monsieur Gosseau Monsieur Huet et moi-même lui avancions souvent à chaque passage le montant nécessaire pour attendre qu'il soit renfloué. D'autre part, notre camarade Gosseau le logeait, le nourrissait gratuitement pendant quelques jours dans son hôtel, le temps nécessaire pour organiser son passage en zone libre.

Le docteur Voisin de Ligueil, ancien médecin Major de l'armée , s'est mis spontanément au service de la Résistance et à la demande de Gosseau s'est chargé du passage de Fernand Drouin en zone libre ; la frontière étant à 300 Mètres du pays pour réussir et tromper la vigilance des Allemands, muni d'une ambulance, il allongea sur une civière notre espion tout en étant couvert de bandages et pansements.

Et lorsque le docteur n'était pas disponible, nous profitions de la nuit pour passer à travers les champs de topinambours entre deux patrouilles de douaniers allemands mais c'était tellement risqué, les Allemands n'hésitant pas à tirer surtout ce qui bougeait.

Bien entendu pas question d'emporter les documents secrets qui étaient camouflés dans le filtre du gazogène. Il y avait bien un poste frontière près de Ligueil mais l'ausweiss (laissez-passer) que je possédais, n'était valable qu'au poste frontière de Reignac sur la route de Loches. Le précieux ausweiss,que j'avais réussi à obtenir à la Kommandantur de Tours en prouvant que j'avais une succursale à Ferrières près de Loches en zone libre (et grâce aux attestations officielles du maire de la commune qui était un ami) me permettait de passer les documents jusqu'à Loches où Fernand venait me retrouver et nous prenions la route de Châteauroux avec encore de prudence car paraît-il que des agents de la gestapo en civils s'étaient infiltrés en zone libre à proximité de la frontière et jusqu'à plusieurs kilomètres aux alentours. Il y avait d'ailleurs parmi eux des français au service de la gestapo.

Fin **1942**, Huet me fit savoir que Fernand était arrêté en Bretagne et fusillé donc le contact avec le réseau SRAIR a été suspendu du côté Bretagne mais avec le Colonel Sadi Lecointe qui venait régulièrement me voir à Tours, nous décidions de continuer ce genre de renseignements et d'espionnage dans la région Centre avec les réseaux **Turma Vengeance et Andromède.** Nous avions un ami ancien pilote moniteur de l'aviation populaire Albert Carraz, par ailleurs ingénieur électricien, engagé sur nos conseils comme interprète (parlant couramment l'allemand) dans les services techniques de la base aérienne de Tours à Parçay-Meslay et occupée par les Allemands.

En 1942, les réseaux de la France combattante de Londres se sont constitués et Albert Carraz a tout de suite adhéré à Turma Vengeance et Andromède et CND Castille et s'est employé à fournir aussi bien à Sadi Lecointe qu'à moi-même de précieux renseignements sur l'activité de la base aérienne ainsi que sur les emplacements camouflés des avions en dehors du camp à seule fin d'éviter le repérage des avions bombardiers anglais. Ces renseignements étaient transmis à Londres par le radio en relation avec Sadi Lecointe. A l'aviation populaire de Tours, le secrétaire général Gabriel Feuillet en même temps ingénieur instructeur, avait lui aussi été contacté par la résistance et avait souscrit un engagement au réseau CND Castille dont le chef était le Colonel Rémy, étant donné nos anciennes relations et les nombreuses occasions de nous rencontrer, j'ai tout de suite été mis au courant des exigences et des formalités nécessaires à l'adhésion dans ce réseau. Il s'agissait d'inscrire un article de quelques lignes ou d'un poème sur un morceau de papier qui devait être coupé en deux, une partie sélectionnée pour Londres, l'autre partie conservée en France, inscrit au nom de pseudonyme choisi et une affectation d'un numéro provenant de Londres. C'est ainsi que j'avais choisi d'être immatriculé sous le nom de **William Duchesne** et numéroté à Londres **39958**, William étant le nom de mon neveu américain, fils de ma soeur naturalisée américaine depuis 1920 et Duchesne, le nom de jeune fille de ma mère.

Le radio du réseau CND Castille était en Normandie et aurait dû venir en Touraine de temps en temps pour passer nos messages à Londres mais hélas il était trop occupé et nous étions privés de communication avec notre direction de Londres. Ne voyant rien venir au bout de deux mois, mon camarade Meunier (pseudo. Farina) engagé précédemment dans le réseau me convoqua à son imprimerie rue de Courcet à Tours sous prétexte d'un travail que je lui aurais confié mais en réalité pour me demander si je voulais prendre le risque d'aller recevoir à son arrivée de Londres par avion dans la nuit aux environs d'Amboise, un agent de l'Intelligence Service (l'IS) opérateur radio, muni de son matériel émetteur récepteur.

Il n'avait aucun lien avec notre réseau CND Castille qui est un réseau Français mais un agent radio du réseau Hercule Buchmaster qui par hasard était de nationalité Française au véritable nom de Jean **Dubois**, mari de la fille de Madame Meneau, économe du collège de jeunes filles Choiseul à Tours. Madame Meneau, connaissant très bien Monsieur Meunier, c'est donc à la suite de cette relation que Meunier a été averti de la présence prochaine de son gendre. Et Meunier m'a bien fait savoir qu'à la suite d'instructions reçues du chef de CND de Londres, les agents des réseaux Français et surtout de CND sont invités et mieux mis en garde de n'avoir aucun contact avec les agents de L'I.S. (Intelligence Service) pour cause d'arrestations par la gestapo de nos agents suite à des imprudences ou dénonciation des Anglais incarcérés eux-mêmes.

Mais exceptionnellement et attendu qu'il s'agissait d'un Français dont la famille était connue et appréciée par Meunier, l'interdit de Londres n'avait plus le même objet.

J'acceptais donc cette mission et au jour convenu par un beau clair de lune, je me suis rendu avec ma camionnette à gazogène au terrain d'atterrissage pour y **accueillir plusieurs** agents clandestins tel que **Trotobas, Dubois** et un autre dont le nom ne m'a pas été révélé mais qui devait être Henri Frager.

Il fallait arriver avant le couvre-feu pour se cacher et attendre la fin du couvre-feu le lendemain matin pour circuler. Trotobas a manifesté le désir de prendre le train pour Lille et André Dubois, exprimant le désir d'être hébergé en pleine campagne dans un endroit sûr où il pourrait déployer son antenne à l'abri de la gestapo, j'ai tout de suite pensé à un cultivateur vigneron dans le petit village d'Artigny, commune de Chargé près d'Amboise. J'avais fait la connaissance d'un nommé **Mulot** en 1936 par le truchement de l'Aviation Civile et populaire et lors d'une entrevue après déroute de l'Armée Française en 1940, cet anti-Pétainiste à tout craindre, m'avait entrainé dans une de ses caves creusée dans le roc près de la Loire pour me montrer un stock impressionnant de fusils de guerre récupérés à la débâcle au bord de la Loire. Les militaires, ne voulant pas être récupérés par les Allemands comme prisonniers de guerre, jetaient uniformes et fusils dans les fossés, ainsi redevenus paisibles civils, ils passaient inaperçus. Ces fusils étaient cachés dans un double plafond plus exactement au fond de la cave creusée dans le roc en tuffeau,un trou au plafond permettait l'accès à une autre cave creusée au dessus de la première et accessible par une échelle, le trou à dimension réduite qu seul passage d'un homme pouvait être camouflé, environ 40 fusils de guerre et de quelques munitions.

Le risque d'être arrêté et fusillé par les Allemands était pris courageusement par Mulot, j'en déduisais que je pouvais lui faire confiance en lui amenant Hercule comme pensionnaire enfin de son vrai nom Dubois. Et enfin, j'avais du moins trouvé une planque pas trop loin de Tours assez isolée, me permettant d'y venir de temps en temps pour demander à notre Hercule de passer nos messages à Londres par radio attendu qu'en principe à CND Castille, nous n'avions pas de radio.

Vers le mois de juin 1943, ayant contacté plusieurs camarades décidés à rejoindre la résistance et beaucoup de jeunes gens réfractaires au travail obligatoire en Allemagne mais inaptes pour un engagement au réseau CND où il n'était question de faire uniquement du renseignement et de l'espionnage, une autre forme de résistance a été prévue. Il s'agissait de grouper une équipe armée et prête à prendre le maquis dans les forêts des environs et susceptible de saboter tous les points stratégiques et d'entraver la fabrication ou l'entretien du matériel de guerre nazi . Notre camarade Théophane Venien, ingénieur au service de la ville de Tours, était chargé d'en prendre le commandement mais réclamait des armes pour équiper son groupe de maquisards en herbe.

Le réseau CND à Londres ne disposait pas d'armes et c'est en insistant auprès du radio Hercule (Dubois) que ce dernier a accepté de demander à Buckmaster à Londres, son réseau à Londres, le parachutage de mitraillettes, pistolets et explosifs... Le 13 juin 1943, le message, trois orfèvres à la Saint Eloi, diffusé par la B.B.C. nous avertissait que le premier parachutage aurait lieu à minuit le même jour (cette date a été communiquée à Hercule par radio sous code chiffré venant de Londres). Pour recevoir et cacher rapidement les containers parachutés, il fallait rassembler au moins dix hommes, cinq de nos camarades de Tours étaient prévenus et sur le pied de guerre : Meunier, Carraz, Feuillet, Chaillon et moi-même venant de Tours, Cinq autres de Chargé Artigny : Montot, Colin, Duveau, Marteau, Mulot.

Avec toujours la camionnette gazogène et avant le couvre-feu qui était à 21 heures, nous nous sommes rendus dans la cave où étaient entreposés les fusils et tous feux éteints pour ne pas attirer la curiosité des Allemands qui seraient passés sur la route, nous avons attendus sagement 23 heures 30 avant de nous rendre sur un terrain en friche assez vaste en bordure d'un grand bois qui servait d'écran pour rendre invisible les lumières des lampes électriques de poche jalonnant le terrain. Selon les instructions reçues codées en radio de la B.B.C. , ce terrain se trouvait à environ 2 kilomètres du village d'Artigny mais pour ne pas donner l'éveil qux quelques fermes isolées des alentours, la camionnette de notre camarade Montot, garagiste à Amboise, conduite par lui-même, a été utilisée pour le transport des containers, le gazogène étant trop bruyant et pas assez rapide. Parmi le contenu des containers, nos amis Anglais ont eu la gentillesse de nous ajouter deux kilos de café moulu et vingt paquets de cigarettes, devant les restrictions du moment, le partage entre nous a été bienvenu.

Il a fallut attendre 5 heures du matin la fin du couvre-feu avant de revenir à Tours, chacun de nous avait en plus de son café, sa mitraillette et son pistolet.

Les containers ont été cachés par nos amis d'Artigny dans une ferme abandonnée et dans le cimetière d'Amboise en attendant la distribution à nos futurs maquisards. Comme il n'était pas possible de cacher toutes nos armes que nous emportions avec nous, nous avons décidés de descendre froidement les allemands qui nous auraient arrêtés sur la route du retour.

Arrivé à mon domicile rue d'Entraigues à cinq heures et demie du matin, nous avons procédés au partage du café, des cigarettes, du chocolat que nos amis Anglais avaient joint dans les containers. Deux autres parachutages ont eu lieu dans les mêmes circonstances demandés également par Dubois Hercule et grâce au réseau Buckmaster.

Les allées et venues de la ferme de Mulot pouvant paraître anormales par les habitants du village voisin, Dubois Hercule décida de changer de domicile d'autant plus facilement que l'institutrice Madame Rigatte d'Artigny au courant par Mulot de l'activité du réseau a recueillit notre radio avec diligence et heureuse de mettre ses idées en accord avec l'appel du Général de Gaulle plutôt qu'avec Pétain. Chez cette institutrice patriote et dévouée, non seulement les contacts par radio avec Londres ont été efficaces mais Hercule avait trouvé en elle un agent courageux et discret. Madame Rigatte n'hésitait pas à établir des contacts et à se rendre en bicyclette à Amboise et à Tours pour les besoins du réseau.

Elle transportait du matériel radio et des documents secrets qui risquaient sa condamnation à mort en cas de découverte par la gestapo.

Malheureusement, il y avait des imprudents et des bavards dans toute la troupe qu'à la longue Mulot avait rassemblé. Lui-même ne respectait pas la consigne et les règles impératives de la Résistance, sa confiance a tout fait basculer.

Je me rappelle qu'à une de mes visite à la ferme, je me suis trouvé en présence pour la première fois de sa soeur Madame Gisèle **Baron**, boulangère à Chenu (Sarthe) et qui était venue chez lui ce jour-là, Présentation : "Je te présente notre ami PAPIN ", au lieu de dire William comme je lui avais expressément conseillé. Immédiatement, je rétorquais non pas Papin mais William. Réflexion de Mulot : " Avec ma soeur, rien à craindre, elle est dans le coup, elle-même ravitaille en pain et tickets de pain nos amis de la Résistance. "

Bien mieux, Dubois Hercule, invité chez la soeur à Chenu, s'amusait avec les femmes seules et amies de Gisèle Baron, leurs maris étant prisonniers de guerre. Ensuite, des contacts ont eu lieu avec des amis du Mans et de Cérans-Fouille tourte (Sarthe), de relations en relations avec les amis, Hercule pouvait ainsi changer comme il se doit de domicile assez souvent, les émissions radio risquaient d'être détectées par la gonio allemande. Ainsi plusieurs parachutages ont été effectués dans la Sarthe grâce à Hercule avec animateur intrépide **AUDUC**, sa femme et sa mère.

Monsieur et Madame Auduc étaient commerçants en fruits et légumes au Mans et la mère, retraités, à Cérans-Fouilletourte dans une confortable propriété. Ce qui devait arriver arriva, la gestapo allemande a été mise au courant par un jaloux.

Les containers ont été cachés par nos amis d'Artigny dans une ferme abandonnée et dans le cimetière d'Amboise en attendant la distribution à nos futurs maquisards. Comme il n'était pas possible de cacher toutes nos armes que nous emportions avec nous, nous avons décidés de descendre froidement les allemands qui nous auraient arrêtés sur la route du retour.

Arrivé à mon domicile rue d'Entraigues à cinq heures et demie du matin, nous avons procédés au partage du café, des cigarettes, du chocolat que nos amis Anglais avaient joint dans les containers. Deux autres parachutages ont eu lieu dans les mêmes circonstances demandés également par Dubois Hercule et grâce au réseau Buckmaster.

Les allées et venues de la ferme de Mulot pouvant paraître anormales par les habitants du village voisin, Dubois Hercule décida de changer de domicile d'autant plus facilement que l'institutrice Madame Rigatte d'Artigny au courant par Mulot de l'activité du réseau a recueillit notre radio avec diligence et heureuse de mettre ses idées en accord avec l'appel du Général de Gaulle plutôt qu'avec Pétain. Chez cette institutrice patriote et dévouée, non seulement les contacts par radio avec Londres ont été efficaces mais Hercule avait trouvé en elle un agent courageux et discret. Madame Rigatte n'hésitait pas à établir des contacts et à se rendre en bicyclette à Amboise et à Tours pour les besoins du réseau.

Elle transportait du matériel radio et des documents secrets qui risquaient sa condamnation à mort en cas de découverte par la gestapo.

Malheureusement, il y avait des imprudents et des bavards dans toute la troupe qu'à la longue Mulot avait rassemblé. Lui-même ne respectait pas la consigne et les règles impératives de la Résistance, sa confiance a tout fait basculer.

Je me rappelle qu'à une de mes visite à la ferme, je me suis trouvé en présence pour la première fois de sa soeur Madame Gisèle **Baron**, boulangère à Chenu (Sarthe) et qui était venue chez lui ce jour-là, Présentation : "Je te présente notre ami PAPIN ", au lieu de dire William comme je lui avais expressément conseillé. Immédiatement, je rétorquais non pas Papin mais William. Réflexion de Mulot : " Avec ma soeur, rien à craindre, elle est dans le coup, elle-même ravitaille en pain et tickets de pain nos amis de la Résistance. "

Bien mieux, Dubois Hercule, invité chez la soeur à Chenu, s'amusait avec les femmes seules et amies de Gisèle Baron, leurs maris étant prisonniers de guerre. Ensuite, des contacts ont eu lieu avec des amis du Mans et de Cérans-Fouille tourte (Sarthe), de relations en relations avec les amis, Hercule pouvait ainsi changer comme il se doit de domicile assez souvent, les émissions radio risquaient d'être détectées par la gonio allemande. Ainsi plusieurs parachutages ont été effectués dans la Sarthe grâce à Hercule avec animateur intrépide **AUDUC**, sa femme et sa mère.

Monsieur et Madame Auduc étaient commerçants en fruits et légumes au Mans et la mère, retraités, à Cérans-Fouilletourte dans une confortable propriété. Ce qui devait arriver arriva, la gestapo allemande a été mise au courant par un jaloux.

Suite à la page 23 au début

Avant l'arrestation de Gisèle Baron

Des nouvelles arrivent comme une traînée de poudre la gestapo allemande procède à des arrestations à Artigny – Je suis inquiet et sur mes gardes Si Mulo est arrêté et torturé je risque aussi d'être arrêté – Je ne rentre plus à mon domicile Je suis hébergé de nuit chez un ami sur et discret dont deux de ces fils sont engagés dans la résistance – au château de Vaufoynard à Rochecorbon propriété du docteur Chambrossier gaulliste convaincu par mesure de précaution le château et tout construit à flanc de coteau l'étage supérieur avait une sortie de plein pied dans une vigne ce qui m'aurait permis de me sauver si la gestapo s'annonçait à l'entrée du château

Après 15 jours de calme je décidai de revenir à mon garage rue d'Entraigues pour récupérer ma camionnette à gazogène – mais quelques minutes après mon arrivée deux agents de la gestapo sont entrés de force pour m'arrêter –

Emmené au siège de la gestapo rue Georges Sand à Tours la première question qui m'a été

Suite page 40 additif-

posée concerné mon appartenance au parti politique socialiste. - Mais comme ils ont trouvé dans mon portefeuille une carte d'appartenance au parti radical-socialiste ils ont seulement insistés a savoir si j'avais des relations avec Jean Meunier ancien deputé socialiste -
Ma reponse etant negative ils n'ont plus parlé de politique - mais j'ai tout de suite compris quils pourchassaient les socialistes connus a la suite de l'annonce prononcée a la BBC de Londres par Yvs Le Trocquer - "Socialistes de France - mobilisés vous" - - mais la cause de mon arrestation etait aussi autre chose -
Question - vous avez participé a des parachuttages près d'Amboise ? reponse je ne comprends pas ce que vous voulez dire -
Bien vous ne voulez pas parler tant pis pour vous nous emploirons d'autres moyens
Effectivement la torture a commencé avec une serie des coups portés sur tout le corps a nu avec une cravache de cavalerie et jusqu'a un debut d'evanouissement -
Changement de methode remise en condition après miroir versé de l'eau froide sur la figure - A emené dans →

suite 41 additif -

additif 41 ad

le bureau du chef Brukelet assis face a face
Avec une etonnante gentillesse - ~~Voyons M. PAPIN~~
et l'invitation a boire 1 verre a liqueur rempli de cognac
et 1 cigare - M. PAPIN soyez raisonnable si vous
acceptez de parler et de cooperer avec nous vous
serez liberé autrement vous serez fusillé choisissez
Je repond de suite je vous ai dit que je ne comprends
rien a vos accusations - - et je refuse a boire et a
prendre le cigare qui m'est offert.
Par un ordre bref deux agents francais au service
de la gestapo me passe les menottes et me conduisent
a la prison de Tours - -
Après 15 jours de detention a Tours - sortie menoté
et attaché avec chaine avec un autre prisonnier
nous sommes embarqués dans une camionette ou il
y avait deja une dizaine de prisonniers hommes et femmes
d'appartenance au reseau CND Castille - direction Prison
d'Angers ou est installé letat major de la Gestapo
pour le centre de la France - -

Suite page 24 toute une vie - Arrestation de Gisele Baron

Ces 3 pages sont enregistrées sur une cassette
toute une vie N° 11

Le commis boulanger ne pouvait faire autrement que de s'apercevoir de la conduite de sa patronne et des joyeuses et fréquentes soirées. Il aurait vendu "le pot-aux-roses" soit directement à la gestapo, soit par personnes interposées.

Arrestation de Gisèle Baron et de tous les agents de la Sarthe, ensuite descente de la Gestapo à Artigny et à Amboise. Tous les noms connus de Gisèle Baron ont été mis sous les verrous, aussi bien dans la Sarthe qu'à Artigny sauf le garagiste Montot qui a sauté par la fenêtre derrière sa maison lorsque la gestapo a frappé à sa porte par devant sur la rue. De même Mulot a sauté dans les vignes derrière la ferme dans les mêmes conditions. Pour les cinq agents de Tours, seul Papin, moi-même, a été arrêté, les quatre autres n'étant pas connus de Gisèle Baron, n'ont pas été inquiétés, j'ai pour preuve de la délation de cette femme que la gestapo à la prison d'Angers où elle était également incarcérée, j'ai été confronté avec elle solidement encadré par deux agents de la gestapo qui lui ont posés la question suivante :
" Reconnaissez-vous ce Monsieur comme étant le sieur Papin qui lui prétend ne pas vous connaître ? "

Réponse de la femme Baron :" Oui, c'est bien lui, je le reconnais !"

Inutile de dire en ce qui me concerne, j'ai immédiatement dit que je ne la connaissais pas, que je ne l'avais jamais vue et qu'elle devait faire une erreur.
Aussitôt après cette confrontation et pour étayer la preuve de toutes les arrestations dues aux aveux de la femme Baron, un incident inopiné mais significatif s'est produit. La confrontation opérée par ordre de la gestapo ayant eu lieu sur la passerelle du troisième étage de la prison d'Angers faisait face à une cellule munie comme toutes les cellules de prison d'un judas,les occupants de cette cellule attirés sans doute par le bruit de bottes etles vociférationsdes gestapistes ont tout vu de la scène de la confrontation à travers leur judas. Et de plus lorsque la scène fut terminée, les inspecteurs gestapistes ont ouvert cette cellule et m'ont projeté brutalement à l'intérieur.

Est-ce intentionnel ou non, je n'en sais rien, mais aussitôt en contact avec les quatre occupants de cette cellule, voici le dialogue ou le monologue de ces jeunes gens qui paraissaient avoir moins de quarante ans :
" Et bien, mon cher camarade nous avons tout vu par le judas et cette femme Baron, c'est elle qui nous a fait arrêter, d'ailleurs elle en aurait fait arrêter au moins une vingtaine, peut-être même une trentaine dans la Sarthe.

Mais connaissant le procédé des gestapistes, celui-ci consistait en effet à mélanger les membres d'une même organisation dans les cellules pour qu'ils puissent se reconnaître et parler entre eux et ensuite les torturer dans l'espoir de leur faire avouer qu'il s'agit bien de leur complice en résistance. Je manifestais mon ignorance et la non connaissance de la femme Baron en question. Effectivement trente minutes après ce contact obligatoire avec ces jeunes gens, le gardien de prison vint m'extraire de cette cellule pour me remettre dans ma cellule respective et pour être à nouveau emmené à quatre heures du matin en ville à la maison des tortures et des interrogatoires.

Encadrés par deux sinistres gestapistes menotté derrière le dos, installé à l'arrière d'une traction avant Citroën , il était difficile de repérer dans la nuit l'itinéraire qui conduisait au P.C. de la gestapo au centre de la ville d'Angers (rue de la République).

La chambre des tortures était située au deuxième sous-sol d'un sinistre bâtiment sans ascenseur, meublée avec un bureau, quatre chaises, un grand lavabo toujours rempli d'eau et où trempaient des bouts de corde de 0,70 mètre environ et grosses comme un petit verre à moutarde. Deux cellules entièrement noires sans aucune ouverture de un mètre sur un mètre étaient réservées à la mise en contact avec des camarades aussi torturés dans la même affaire, un micro invisible devant recueillir les conversations.

Les hurlements ou les cris de douleur endurés par les tortures ne pouvaient absolument pas être perçues de l'extérieur.

Après 3/4 heures environ de tortures exécutées avec ses fameuses cordes mouillées et après de nombreuses demandes d'aveu et de reconnaissance dans la participation aux parachutage et surtout voulant obtenir la dénonciation des quatre individus non connus par Gisèle Baron et qui m'accompagnaient venant de Tours, je répondais toujours :"Je ne comprends rien, je ne sais rien", la torture s'intensifiait à tel point que survenait l'évanouissement qui mettait fin aux interrogatoires.

Ces évanouissements laissaient perplexe les tortionnaires qui ne voulaient pas nous tuer tout de suite et surtout avant que les aveux leur permettent d'arrêter tous les membres suspects et impliqués dans l'affaire en cours. A chaque séance, j'avais le choix, soit la condamnation à mort si je ne voulais pas parler et avouer, soit la prison et la déportation en Allemagne si je leur donnais satisfaction.

Attendu que j'étais persuadé que de toute façon, j'étais condamné à être fusillé comme espion ou terroriste, je préfèrais sauver la vie des quatre autres camarades que j'avais emmené avec insistance au parachutage d'Artigny.

Pendant les deux premiers mois d'incarcération à la prison d'Angers, tous les matins entre quatre et cinq heures dans la cour au dessous de la fenêtre de la cellule, nous entendions une exécution par fusillade et au troisième mois, le calme absolu. Nous aprenions par le vieux gardien allemand que Hitler avait décidé d'envoyer tous les condamnés à mort terroristes, espions, etc... en Allemagne dans les camps de concentration qui feront eux-mêmes le tri soit pour travailler à l'armement du Grand Reich soit pour être éliminés. Après de sévères tortures et un assez long évanouissement, un agent gestapiste nous projetait à la figure une carafe d'eau fraîche et nous auscultait le coeur à seule fin de ne pas aller jusqu'à la mort du condamné. Et quatre jeunes militaires immatriculés avec écussons S.D. et qui paraissaient avoir au maximum 18 ans nous transportaient tel un macchabée dans une camionnette pour nous conduire à la prison étant dans l'incapacité de marcher et même de se tenir debout. Ces jeunes militaires nous déposaient sur le sol de la cellule. Et par bonheur, les deux camarades de cellule,qui n'avaient jamais été torturés, s'empressaient de me réconforter au mieux avec des compresses d'eau froide. Ils nous donnaient également un peu d'eau à la cuillère pour me soutenir et en attendant qu'il me soit possible de manger normalement.

Tous les lendemains de torture, un militaire allemand muni d'une petite caissette contenant des médicaments venait me rendre visite et vérifier très superficiellement l'état physique et laissait 4 à 5 cachets ou comprimés pour être ingurgités à raison de deux par jour. J'ignorais le pouvoir et l'identité de ces cachets mais n'hésitais pas à les utiliser, persuadé de toute façon que je serais un jour ou l'autre exécuté par ces bourreaux. Ce militaire allemand qui pouvait être infirmier ou pharmacien paraissaît un peu horrifié de voir dans quel état les bourreaux de la gestapo m'avaient laissé, s'adressant à mon ami de cellule Cormorant, polyglotte et surtout très calé en allemand, pour lui dire dans sa langue à chaque visite : "Camarade, sehr krank gestapo, nicht gut. (très malade gestapo, pas bon).

Pendant les deux premiers mois de détention à cette prison d'Angers, tous les matins entre quatre et cinq heures, nous entendions une fusillade sous nos fenêtres dans la grande cour et par les renseignements obtenus par le vieux gardien de prison spécialement attaché à notre secteur ou notre étage, il s'agissait d'exécutions de tous les résistants qu'ils baptisaient de terroristes et qui, l'instruction terminée, étaient condamnés à mort. Ce vieux gardien allemand mobilisé comme auxiliaire dans la Wemark et qui avait fait la guerre 14/18 avait une mentalité toute différente des nazis et venant parlementer (avec précaution de peur d'être vu par la gestapo) de temps en temps avec notre camarade Cormorant, commissaire divisionnaire, pour nous tenir au courant des évènements et des décisions de l'administration pénitentiaire;et aussi nous informait des récentes décisions prises par Hitler à savoir qu'à partir du mois de Mars, les condamnés à mort pour faits de résistance ne seront plus fusillés mais envoyés en camp de concentration à seule fin de créer de la main d'oeuvre pour l'industrie de guerre allemande et en remplacement des hommes mobilisés sur le front de russie.

Fin Avril, un bombardement Anglais sur Angers a endommagé l'immeuble habité par la gestapo, ce qui a provoqué son départ dans un autre lieu tenu secret et assez éloigné d'Angers. Il a été en outre décidé de vider les résistants ou terroristes de la prison pour un départ massif à Compiègne (camp de Royal-lieu). Arrivé dans ce camp fin Avril, c'est avec surprise que nous avons retrouvé plusieurs tourangeaux connus et que nous étions loin de deviner qu'ils auraient été arrêtés pour faits de résistance.

Huit d'entre eux connus pour avoir appartenu au parti socialiste m'ont demandé d'assister à une petite réunion organisée rapidement et sur la grande place du camp au centre d'un cercle que nous avions formé un nommé Marcel Nay (instituteur socialiste de Tours responsable en second derrière Jean Meunier du parti socialiste). A tour de rôle, les socialistes présents qui l'entouraient, lui demandaient de bien vouloir s'expliquer sur la raison de leur arrestation alors qu'ils n'avaient jamais appartenu à aucun réseau ni mouvement de résistance et que cependant Marcel Nay aurait donné leur nom à la gestapo, voire même leur adresse. Reconnaissant néanmoins qu'ils avaient été contactés il y a quelques mois par lui et qui leur avait demandé leur éventuel concours en cas de besoin et surtout pour la libération et la prise du pouvoir .

Assailli par toutes ces questions quelques peu véhémentes, le sieur Marcel Nay a tout de suite avoué qu'effectivement pressé de questions et malmené par la gestapo, il a bien donné tous les noms de ces camarades présents mais qu'il a précisé à l'inspecteur qui l'a interrogé que tous ses amis en question n'avaient rempli aucun rôle et ne pouvaient être accusé de quoi que ce soit et qu'il était donc surpris de les voir ici. En ce qui me concerne, je n'ai rien à voir avec l'affaire Nay, j'ai assisté à ce colloque, à ces interrogatoires à la demande des socialistes qui me connaissaient et je n'ai connu la suite que plus tard en apprenant le décès de Marcel Nay à Buchenwald par un de ses amis sans doute concerné dans cette affaire et interné aussi à Buchenwald avec Marcel Nay et qui a prétendu que sa disparition n'est pas étrangère à sa dénonciation.

Après quatre jours passés à Compiègne, un train de wagons à bestiaux nous a emmené en Allemagne, à cette époque, les bombardements alliés devenaient de plus en plus nombreux et intenses, les voies de chemin de fer étaient souvent coupées, détériorées par les bombes anglaises et les explosifs et même par résistance fer. Dans la gare de Coblence, le bombardement a été tellement important que nous avions eu un moment l'espoir que nos wagons seraient touchés et que nous pourrions ainsi nous évader, hélas il n'en fut rien mais le train a été aiguillé dans de telles directions qu'il a fallu cinq jours et quatre nuits pour arriver à **Auschwitz Birkenau** sans manger, sans une goutte d'eau si bien que sur les **2000 détenus humains** du train environ 200 ont mal supporté le voyage, une partie a perdu la raison, et les détenus de l'autre partie avaient les lèvres et les yeux gonflés à tel point qu'il fallait les aider à descendre des wagons à l'arrivée. Il y avait également des camarades qui ont perdu complètement la tête au point de hurler et crier au débarquement ce qui a provoqué une exécution immédiate au pistolet par les gendarmes allemands. Rassemblés sur le quai de la gare d'Auschwitz, encadrés par des S.S. armés et des chiens-loups féroces, nous avons été conduit à coups de bâtons jusqu'aux baraques en bois de Birkenau en face quatre fours crématoires qui fumaient à tel point que nous les apercevions même plus dans la fumée.

Tous les éclopés mal en point,qui avaient du mal à suivre, étaient mordus par les chiens sur ordre des gardes allemands. Parqués dans des baraques en bois en tel mauvais état que les toitures garnies de cartons goudronnés fuyaient comme des passoires par temps de pluie. A signaler que privés d'eau potable, nous profitions de ces gouttes d'eau pour nous désaltérer car à notre arrivée, il pleuvait abondamment.
Ces baraques au sol en terre battue ne comportaient aucune installation sanitaire ni quoi que ce soit pour couchage pendant les quelques jours où nous y avons séjourné, nous nous étendions par terre à même le sol aux endroits où il n'y avait pas de flaques d'eau, serrés les uns contre les autres pour se réchauffer car fin Avril à Auschwitz en Pologne à cette époque, il fait encore très froid.

Après avoir été tatoués sur le bras gauche par des déportés Polonais juifs et aussi après le rasage de tous les poils et barbes du corps, tonsure des cheveux, passage dans un bain dans une grande citerne, constitué de formol dans l'eau et où des milliers de déportés avaient déjà passé. Désaissis de tous les bijoux, bagues, montres, etc... , nous avons été conduit dans un grand hall cimenté garni de paille et seul moyen de couchage. Par contre, couchés comme des chevaux, nous avons également enfin mangé comme des chevaux, de l'avoine cuite servie dans une cuvette métallique rouillée sans cuillère ni fourchette et cependant en comparaison avec les journées que nous venions de subir (maltraités par les Polonais, les S.S., le manque d'eau et de nourriture), nous avons eu le sentiment de renaître et de prendre un peu plus conscience jusqu'au jour ou nous avons l'horrible vision du passage à la chambre à gaz et au crématoire de plusieurs centaines de juifs, hommes, femmes et enfants dans les bras de leur mère.

Notre tatouage ne comportant que notre matricule sans l'étoile juive, on nous assurait que nous resterions à Auschwitz, le camp voisin ou que nous partirions pour un autre camp de travail mais nous ne subirions pas le sort des Israélites (juifs). Les fours crématoires de Birkenau fonctionnaient sans désemparer et les cheminées carrées pas suffisamment hautes crachaient une fumée à l'odeur de chair calcinée, remplissant l'atmosphère à hauteur d'homme et à tel point que la respiration devenait impossible et près de l'asphyxie. Nous ne pouvions à peine parler d'une façon audible lorsque nous étions en dehors des bâtiments ou des blocs. Heureusement pour nous c'est-à-dire notre convoi des 2000 arrivants, les dirigeants S.S. du camp se sont aperçus en consultant nos dossiers qui sont arrivés après nous qu'il devait s'agir d'une erreur concernant notre arrivée dans ce camp. En effet, parmi nous, il n'y avait pas d'israélites ou juifs connus seulement des résistants ou terroristes comme nous étions baptisés par eux, il y avait des généraus, des officiers supérieurs, des parlementaires et aucun de nous arrêté pour raison raciale et confessionnelle.

Effectivement trois semaines après ce séjour, nous avons été embarqués dans des wagons à bestiaux seulement 55 par wagon au lieu de 120 comme au départ de Compiègne, et avec une botte de paille et une réserve d'eau. Rien que ce changement et l'attitude de nos tortionnaires nous ont redonné de l'espoir, attendu que nous étions persuadés à notre arrivée à Auschwitz Birkenau que notre passage sur terre prenait fin dans les fours crématoires.

Après deux jours de voyage, nous arrivions à **Buchenwald** où nous avons été parqués dans un grand local pouvant contenir 2000 personnes environ et agencé pour le dépouillage, la tonsure, le passage dans un bain de formol ou autre désinfectant, pour les cinq vaccinations obligatoires et au bout de 18 jours environ au tri des êtres aptes au travail et des handicapés.

Ce local était dénommé le petit camp, les individus reconnus par un médecin S.S. apte au travail étaient dirigés sur le grand camp où il y avait une soixantaine de blocs.

Et nous qui arrivions d'Auschwitz avec parmi nous le communiste Marcel Paul (conseiller général de la région Parisienne), nous avions été surpris de constater que cet individu a été immédiatement incorporé à ses camarades allemands également communistes dans l'organisation **Arbeit Statistik** qui veut dire en Français Statistique du travail et toute puissante pour désigner et surtout disposer du sort des déportés à savoir affectation au commando de la carrière pour extraire des blocs de pierre, les transporter par tous les temps jusqu'à 20° en dessous de zéro et où il était impossible de survivre plus de trois semaines dans ces conditions.

Egalement au Scheize Kommando, au départ dans les mines de sel où on n'en revenait jamais vivant, au Bau des terrassements etc...

Nous nous demandions comment et pourquoi les allemands avaient délégué leur pouvoir à des déportés qu'ils baptisaient de terroristes ou d'anti-nazis et pour aussi leur laisser la responsabilité et le pouvoir de gérer l'intendance, l'organisation intérieure discipline,couchage nettoyage des blocs.

Chaque bloc avait un chef responsable désigné parmi les anciens communistes incarcérés depuis plusieurs années. Dans l'enceinte du camp, deux usines d'armement étaient alimentées en main-d'oeuvre par des déportés en majorité communistes, ces usines étaient chauffées, on y travaillait à l'abri, une soupe supplémentaire était servie chaque jour. C'était une planque réservée aux camarades communistes ainsi qu'aux cuisines, à l'atelier d'optique, aux magasins et dépôts de réserve. Tous les autres non connus comme communistes étaient sacrifiés s'ils n'étaient pas capables de subir dans les commandos extérieurs le froid et le travail forcé.

Les allemands S.S. assuraient la garde, la sécurité, la discipline, le rassemblement journalier sur la grande place de tous les occupants vivants ou morts mais ne se souciaient nullement de l'organisation intérieure du camp. Le pouvoir de l'intendance comme de l'Arbeit Statistik était entre les mains des communistes de toute nationalité. C'est ainsi que pour détecter leurs camarades en politique à l'arrivée du camp, il fallait répondre à différentes questions sur la situation professionnelle, l'appartenance à un parti politique, et à quel syndicat, raison de l'arrestation etc...

Comme de bien entendu, n'étant pas au courant de cette dictature communiste, il n'y avait pas de raison de répondre que nous étions gaullistes, pas syndiqués et n'appartenant à aucun parti politique. De plus, ces questions nous étant posées par des déportés comme nous, il ne pouvait y avoir de méfiance.

Enfin en ce qui me concerne, quelques jours après mon arrivée au petit camp, je suis désigné avec trois autres camarades déportés à assumer le service de la merde au Scheize Kommando et pour deux jours de suite. Je me suis toujours interrogé pour connaître la raison de cette désignation qui était paraît-il disciplinaire. Chaussé de claquettes avec des semelles de bois, vêtu d'un pyjama rayé en toile légère par 10° au dessous de zéro, marchant dans un chemin boueux, caillouteux, défoncé, avec à bout de bras environ 50 à 60 kilos (la part du caisson porté avec un camarade, j'ai difficilement assuré mon rôle la première journée mais à la deuxième journée, les pieds en sang, le froid et l'odeur pestilentielle m'ont fait que je me suis évanoui une heure avant la fin de la journée. Fort heureusement, deux camarades travaillant au terrassement à proximité m'ont ramené au bloc et à l'eau fraîche m'ont facilement réanimé.

Le lendemain, jour des vaccinations, j'ai voulu savoir pour quelle raison m'avait-on désigné à la corvée disciplinaire du Scheize Kommando. M'adressant à un interprète alsacien nanti de cette fonction au petit camp, il me rassure en me disant que le délégué communiste français à l'Arbeit Statistik était tout puissant et avait tout pouvoir sans appel qu'il fallait m'estimer heureux de pouvoir m'en sortir indemne, que le mois dernier un Français, travaillant à ce Kommando, tomba dans le grand collecteur où avec une perche, il devait remuer toute la journée la matière fécale afin de la liquéfier. Le prisonnier s'agrippa aux rebords de la citerne, ses camarades se précipitèrent pour le sortir quand le Kapo du Kommando intervint. Il interdit tout secours et noya le malheureux en lui assenant sur la tête un formidable coup de bâton et de hurler "Ici, on ne s'emmerde pas pour un maladroit".

A noter que ce Kapo était Polonais...
Muni de ces renseignements et suivant l'avis et les conseils de mes camarades tourangeaux, je ne cherchais pas à en savoir plus long. Les camarades David et Goud de Château-du-Loir étaient déjà arrivés depuis plus longtemps dans ce petit camp et étaient plus au courant de ce qui pouvait se passer.
Les camarades tourangeaux le Dr Pelé, Pichard, Frémondière, Coignard, Piednoir tous de Langeais ont aussi fait partie des Kommandos extérieurs tel que Flossenbourg, Weimar, Dora, Laura et fort heureusement, étant sélectionné pour partir dans le grand camp, j'ai là aussi retrouvé d'autres amis de Touraine : Théophane Venien, ingénieur directeur des services techniques de Tours, Baudouin, employé S.N.C.F. à Tours, Renard fabricant de chaussures à Tours, Bondu marchand de vin, Fichon, en plus le nommé Najac, ancien président de l'aviation populaire de St Nazaire avec qui j'avais déjà eu des relations plusieurs fois, et Cormoran, inspecteur de police polyglotte qui était en cellule avec moi à Angers et qui m'a non seulement bien soigné de mes blessures mais comme je l'ai dit plus haut, avait tous les jours des informations données clandestinement par notre vieux gardien allemand à la prison d'Angers.

Affecté au Kommando BAU 1 terrassement et constitution de tranchées de 4 à 6 mètres de profondeur pour pose de canalisations d'eau et d'évacuation de la matière fécale du fossé qui servait de latrines à tous les **20000 déportés** du camp.

Les pelleteuses à Buchenwald n'existaient pas seulement la pioche et la pelle, nos seuls outils de travail. Qu'il pleuve, qu'il vente ou qu'il neige, il était interdit de quitter son poste. Trempé et glacé, la seule méthode pour se sécher et se réchauffer consistait à redoubler de vigueur avec la pioche.

Toujours surpris et ignorant de me voir désigné à des corvées pénibles. Au bloc 31, j'ai avec mon camarade Jean Najac obtenu la raison pour laquelle il avait échappé non seulement aux Kommandos pénibles et qu'il était employé à l'optique dans un bâtiment chauffé, bénéficiant en plus d'une soupe supplémentaire.

"Et bien,c'est bien simple, me dit-il, à l'interrogatoire, j'ai tout simplement déclaré que j'étais communiste résistant. Si j'avais pu te voir avant que tu sois interrogé, je te l'aurais conseillé, l'ayant appris moi-même par un déporté tchèque dès l'arrivée en gare de Buchenwald. Mais il n'y a rien de perdu, par relations avec les Kapos et Vor Arbeit que je côtoie fréquemment, j'essaierais de te donner le tuyau pour te sortir de ce Kommando meurtrier".

Et ce n'est qu'un mois après ce dur labeur que mon ami Jean Najac m'a conseillé de m'adresser à un interprète Luxembourgeois affecté au garage et atelier de mécanique des S.S., qui était adjoint à l'ingénieur allemand responsable de l'atelier mécanique auto. Dis-lui que tu es mécanicien électricien auto, que tu es surpris de ne pas avoir été sélectionné pour ce Kommando et j'ai l'impression que ce Luxembourgeois n'est pas communiste. Eh! quelle chance de tomber sur un homme aussi gentil !!!

Après la déclaration de mon curriculum vitae, voici la réponse de l'interprète Luxembourgeois. "Mon cher caramarade, je veux bien en parler à l'ingénieur allemand, directeur des ateliers, je sais qu'il cherche des déportés compétents en mécanique mais attention il est rigoureux et peut-être même féroce quand à la qualification, jusqu'alors l'Arbeit Statistik qui désigne et qui sélectionne les mécaniciens lui envoie que des bons à rien se disant mécaniciens et ne sont pas du métier mais par contre tous communistes. Cet ingénieur allemand t'interrogera et te fera savoir que si tu te dis mécanicien auto et qu'au premier essai, tu le trompes, il t'enverra dans les mines de sel et dans un Kommando d'où l'on ne revient jamais tel Vernichtun."

Ma réponse d'acceptation du risque était formelle, rendez-vous le lendemain dans la colonne de déportés rassemblés sur la place d'appel pour ensuite prendre la direction des ateliers mécanique auto.

A l'arrivée,présentation par l'interprète à l'ingénieur directeur S.S. en langue allemande que je n'ai pu traduire mais aussitôt me regardant d'un air revêche et de suspicion, une conversation brutale et véhémente s'établit entre le Luxembourgeois et l'officier SS. Et voici la traduction en Français.
"Voici ce que vient de me dire le directeur. Il est d'accord pour te prendre comme mécanicien électricien mais si par malheur, tu l'as trompé sur tes origines et tes capacités, il t'enverra dans un commando d'où on ne revient pas. Il faut répondre que tu acceptes le défi ou renoncer si tu n'es pas capable."
Immédiatement et sans plus attendre, je réponds d'accord et de suite, je suis dirigé vers un atelier attenant à un grand garage abritant d'énormes tanks en mauvais état revenant du front russe pour réparations.

Dans cet atelier réduit à cinq mètres sur quatre inclus dans un ensemble de locaux immenses abritant des tanks et camions provenant du front russe et à réparer mécaniquement, un banc d'établi sur lequel était posé un moteur Mercédès pour révision.

Pour mon premier examen, dépose des bielles et pistons, ajustage de nouveaux coussinets et des segments, remontage, essais. Pour moi, pas de problèmes, la réussite était assurée. L'ingénieur allemand, directeur des ateliers mécaniques sans me faire des compliments, m'a transmis par notre interprète sa satisfaction et son accord pour m'intégrer au personnel et dès le lendemain, j'ai eu la bonne surprise de trouver avec moi un autre déporté Français mécanicien, garagiste à Limoges et qui avait eu l'astuce de se faire passer pour un sympathisant communiste à son arrivée au camp.
L'ensemble des ateliers mécaniques et garage SS s'étendait sur 500 mètres de long sur une grande place où des bâtiments en construction employaient des détenus Tourangeaux de mes amis et arrêtés comme moi dans la Résistance.

Le travail de la journée était en continu de 6 heures du matin à 18 heures le soir avec un quart d'heure d'arrêt pour manger le morceau de pain noir distribué la veille.

Pendant ce quart d'heure de pause, avec beaucoup de précaution pour ne pas être surpris par nos gardiens, je contactais mes amis Pouvreau, gardien chef de la prison de Tours, occupé à paver une cour, Vincendeau, viticulteur à Nazelles, Renier, viticulteur à Amboise, Pichard et son gendre Piednoir de Langeais, tous travaillant à l'extérieur hélas sous un froid de 10 à 20° au-dessous de zéro et comme j'étais privilégié à l'abri disposant du courant électrique, en cachette je réussissais à faire cuire des haricots secs dans un ustensile de ma fabrication. Ceux-ci provenaient de colis que recevait Monsieur David de Château-du-Loir ainsi que du blé que Vincendeau s'appropriait dans la ferme des SS, lorsqu'il était désigné pour le nettoyage de la porcherie.

Un beau jour, mon installation de fortune dissimulée derrière l'établi a provoqué un court-circuit qui a privé tous les ateliers de courant mais mon camarade Royer et moi-même avons aussitôt réussi à se débarrasser dans la fosse aux huiles usagées du matériel électrique de fortune qui a provoqué la panne générale.
Il est certain que si notre invention avait été découverte, nous risquions 28 coups de schlague et peut-être même la pendaison pour sabotage.

Et cependant torturés par la faim et après une pause de dix jours, nous avons recommencé notre mise au point de cuisson des haricots en réserve.

Le changement de situation au garage SS et surtout dans l'atelier de mécanique,où nous étions à l'abri des intempéries, était considérable. Nous reprenions l'espoir de survivre malgré les cadavres que nous trouvions chaque jour sur notre route et dans les blocs de couchage.

Le kilo de haricots épuisé et les colis à David supprimés, pour calmer les crampes d'estomac, nous trouvions au garage du charbon de bois utilisé par quelques camionnettes à gazogène et avec quelques verres d'eau et du charbon écrasé, nous pouvions attendre le retour au bloc ou une soupe de rutabaga nous attendait. Mon coéquipier à la remise en état des moteurs Mercédès était comme moi décidé à trouver un moyen d'entraver l'effort de guerre du grand Reich et nous décidions de saboter le travail avec d'énormes précautions et effet à long terme pour ne pas être découvert et risquer notre vie. Notre sabotage consistait, premièrement en laissant beaucoup de jeu à la coupe et à l'ajustement des segments des pistons, ce qui affaiblissait la puissance des moteurs, deuxièmement, à diminuer de 2/3 la clavette du vilebrequin pour que celle-ci se détériore après quelques centaines de kilomètres. Ces travaux de sabotage devaient être effectués rapidement entre les visites de l'ingénieur SS.

Hélas, tout n'a pas réussi car au banc d'essais, la fumée sortant par l'échappement laissait entrevoir que les segments étaient mas ajustés. Fort heureusement, le contrôleur allemand n'était pas encore arrivé au premier essai et par un tour de force, Royer et moi-même avons réussi à dégrouper le moteur et remettre des segments mieux ajustés avant l'arrivée de notre contrôleur. Pour la clavette, il était impossible de s'en apercevoir et certainement que notre astuce a réussi.

En dehors de ces péripéties, le travail n'était pas fatiguant et nous considérions être privilégiés en regard de camarades déportés rentrant le soir exténués par les travaux d'extérieur que personnellement j'avais connu précédemment.

Le **24 octobre 1944**, un raid aérien de l'aviation anglaise et canadienne en rase-mottes et en enfilade sur tous les ateliers et garage ont déversé des bombes de cinquante kilos, les bombes incendiaires sur les usines d'armement. Heureusement pour nous deux, notre petit atelier mitoyen avait un grand garage où d'énormes chars d'assaut étaient installés sur une fosse, ce qui permettait aux ouvriers mécaniciens de travailler en-dessous, ceci a été pour nous deux salutaire. Dès que j'ai entendu venir au loin les mosquitos anglais et l'explosion de la première bombe à l'avance à 500 mètres, j'ai couru en entraînant mon camarade Royer dans cette fosse qui nous a protégé de l'explosion d'une bombe lâchée en plein sur le garage.

Le char d'assaut, ayant pris tous les éclats, nous a protégés mais le bâtiment au 3/4 détruit et en feu nous a inscité à quitter notre abri à travers les flammes. Entendant toujours le vrombissement des avions et le bruit de bombes qui tombaient plus loin sur les usines et ayant la peur d'une deuxième vague, nous nous sommes glissés sous un camion militaire qui se trouvait sur la place à cinquante mètres plus loin. Nous étions presque nus, le pyjama rayé en lambeaux, et de plus, nos claquettes étaient perdues dans la course. Couchés sur le ventre à même le sol, nous sentions des gouttes de liquide nous tombant dans le dos, je réalisais à l'odeur qu'il s'agissait d'essence du réservoir qui était au-dessus de moi et sans doute percé par les éclats de bombe. Et comme, les mosquitos tournaient au-dessus de nos têtes, je criais à mon camarade Royer : "Sortons de là vite car si les avions reviennent, nous allons brûlés vifs !"

A cinquante mètres plus loin, il y avait un fossé creusé pour y installer des canalisations. Sortis de notre fâcheux abri, nous avons couru très vite pour nous y installer et quelle fut notre surprise de trouver un spectacle macabre. En effet, une vingtaine environ de déportés s'y étaient réfugiés mais une bombe ayant tombée en plein sur cette tranchée, il y avait au moins dix morts et le reste grièvement blessé, parmi les morts un soldat SS qui faisait parti de ceux qui nous convoyaient chaque jour et qui était particulièrement méchant. Autour de nous deux, que des morts ou des blessés, des trous de bombe, des monticules de terre où dépassaient des bras et des jambes d'êtres humain à moitié ensevelis et touchés à mort par les éclats, c'était horrible !!!

Mon camarade Royer, s'étant blessé au bras dans la précipitation à sortir de notre abri en flammes, était couvert de sang, pour faire un pansement, il n'y avait qu'une solution : déchirer un morceau du pyjama rayé d'un macchabée de la tranchée pour arrêter le saignement qui d'ailleurs n'était pas grave. Quand à moi, étant pratiquement nu, sans chaussures, je déchaussais le SS mort pour mettre mes pieds à l'abri du sol complètement bouleversé par le bombardement. J'ai pensé un moment à déshabiller entièrement notre SS pour tenter de m'évader mais ne parlant pas suffisamment l'allemand d'une part, et d'autre part abandonnant mon ami Royer qui ne voulait en aucun cas tenter l'évasion dans cette tenue.

Nous nous sommes plutôt employés de préférence à essayer de sauver quelques vies humaines parmi ceux qui étaient blessés et au 3/4 enterrés par les bombardements.

Pensant à mes camarades de Touraine qui travaillaient à proximité et ayant essayé de les retrouver, je n'ai malheureusement eu que de mauvaises nouvelles de mon camarade Pouvreau qui aurait été grièvement blessé, les deux jambes arrachées par des éclats de bombe et aussitôt secouru par d'autres déportés indemnes et conduit paraît-il à l'hôpital avec des SS également blessés.

Ne voyant plus de gardiens SS autour de nous, Royer revenait sur sa décision, nous décidions de tenter l'évasion. Les baraquements du camp étaient à un kilomètre et les garages où nous étions, construits dans la forêt, nous pensions qu'à l'opposé des baraquements du camp il y aurait une limite et peut-être une sortie. Il y avait un désarroi indescriptible, les soldats que nous apercevions au loin ramassaient leurs morts dans des camionnettes et ne s'occupaient, semble t-il, plus de nous.

Après avoir déterrés sans outils mais avec des bouts de ferraille quelques camarades sans succès pour les réanimer, nous décidions de partir à travers la forêt dans la direction qui nous paraissait être la bonne pour sortir. A peine 200 mètres parcourus, nous entendions des coups de feu et des balles nous siffler aux oreilles. Cachés derrière de gros troncs d'arbres, nous apercevions au loin effectivement des soldats habillés en tenue marron qui tiraient dans toutes les directions pas spécialement sur nous mais sur d'autres déportés comme nous qui tentaient l'évasion. Nous savions que ces soldats étaient des roumains engagés volontaires dans l'armée allemande, ils suppléaient les SS qui étaient aptes à partir sur le front russe. Devant ce mitraillage roumain, nous avons de suite et en rampant fait demi-tour pour revenir vers nos baraquements.

Ce bombardement allié qui a détruit totalement les usines d'armement et les garages SS a également détérioré de grands entrepôts de marchandises et accessoires de toute sorte ou une quantité considérable a été importée de France et achetée à des collaborateurs notoires.

Ne pouvant plus être employés à la mécanique, nous avons été contraint de déblayer les décombres, de récupérer tout ce matériel éparpillé et le remettre dans d'autres locaux restés indemnes.

En ce qui me concerne, j'ai constaté avec stupeur que tous les accessoires et pièces pour auto en grande partie portaient une étiquette des Ets Loiseau de Tours.
Il y avait aussi un stock important de conserves Françaises venant de Bretagne surtout petits pois et haricots verts.

A proximité des garages et des ateliers mécaniques, il existait une grande bâtisse carrée de trois étages, utilisée par les allemands,et qui de l'étage supérieur, surveillaient toute l'activité de l'ensemble des ateliers garages et entrepôts et où étaient employé plus de 200 déportés.
Au bombardement précis et efficace des mosquitos anglais ou canadiens, une bombe larguée en rase-mottes sur la tour l'a complètement détruite.

Les soldats et gradés SS qui s'étaient réfugiés dans le sous-sol de cette tour étaient ensevelis sous les décombres. Il devait y en avoir environ une quinzaine. Des secours allemands furent organisés le soir même du bombardement, venus de Weimar en renfort, ces soldats également SS à l'écusson d'une tête de mort, nous ont rassemblés rapidement pour procéder au déblaiement du monceau de briques et de plaques de ciment écroulés sur leurs camarades SS. Aucun des 200 déportés qui travaillaient à proximité n'étaient dans cette tour au moment du bombardement. Nous procédions tellement lentement à cette corvée de déblaiement malgré les vociférations et menaces de nos gardiens qu'un marché nous a été proposé.

A chaque survivant dégagé des ruines, **vous** aurez une boîte de petits pois ou de haricots. Comme nous étions par équipe de dix, la boîte de petits pois ne nous intéressait pas. Pour nous, il était préférable de retarder le plutôt possible la délivrance des ces affreux SS ensevelis. Et comme il n'existait aucun outil mécanique pour travailler, sur la totalité des soldats ensevelis, il en est sorti seulement trois blessés mais vivants et tous les autres ont été retrouvés morts sept jours après.

Revenant à situer exactement la vie qu'il a été possible d'endurer à Buchenwald, voici ce qu'a écrit un de mes camarades qui a aussi séjourné pendant deux ans dans ce camp et qui a été libéré le **11 avril 1945.**

BUCHENWALD

Buchenwald est spécifiquement allemand. Le bois des Hêtres est un vestige de cette vaste forêt de Thuringe "le coeur vert de l'Allemagne". Au temps de la cour de Saxe-Weimar, le poète Goethe aimait à y suivre la belle aventure autant que la sauvagine et à se reposer "près des sources bruissantes à l'ombre des grands chênes." De ces chênes, témoins du romantisme allemand, il n'en subsistait qu'un. Il avait sa légende qui voulait que l'Allemagne disparut le jour ou lui-même périrait. Enclos dans l'enceinte du camp, le puissant chêne se mourait chaque jour et ses branches décharnées ne servaient plus qu'à pendre les internés condamnés à mort par leurs pairs. Le chêne de Goethe disparut définitivement le **24 août 1944**, brûlé par les bombes incendiaires américaines. La légende s'est réalisée. **Himmler**, l'odieux chef de la Gestapo et des S.S., le pourvoyeur de tous les bagnes nazis a donné le signal de l'hallali en offrant une capitulation sans conditions. Quelle honte pour l'Allemagne.

Le camp de concentration de Buchenwald est à dix kilomètres au nord-ouest de Weimar. On y accède par une route et par une voie ferrée. Ces deux voies de communication resteront dans la mémoire des déportés comme deux montées au calvaire. Les bornes pourraient y être remplacées par des stèles commémoratives. Elles ne seraient pas assez nombreuses pour rappeler les noms des malheureux qui moururent de souffrance ou d'extermination sur le bord de ces routes.

Ce vaste camp construit face au nord sur "une colline froide",ainsi que l'appelait fort justement notre compagnon de captivité le Dr C.J. Odic, fut établi en 1937. Tout ennemi du régime nazi était interné là. Ne nous étonnons plus si **Hitler** était plébliscité à 99% des suffrages!

Les premiers internés furent des allemands. Ils furent parqués sans abri et durent abattre les arbres, les scier pour se construire des baraquements, des "blocks" L'hygiène était toute relative. La fosse qui servait de lieu d'aisance était une fois par semaine vidée par les internés. On la remplissait d'eau et les prisonniers étaient tenus de s'y baigner été comme hiver.

Peu à peu, le camp s'agrandit pour recevoir tous ceux qui n'étaient pas béats d'admiration devant les doctrines hitlériennes. En 1945, soixante cinq blocks pouvaient contenir normalement vint cinq mille internés. En janvier 1945, il y en eut cinquante sept mille! Toutes les races, tous les rangs étaient confondus. Le député communiste Thaelman comme le prince de Bülow, le Chancelier d'Autriche Schuschnigg comme le Président Blum, le magnat de la Ruhr von Thyssen comme l'industriel Marcel Michelin, le ministre François de Tessan etc... Il fallait noter cependant que le président Blum n'était pas dans le camp mais dans une villa à proximité et bien traité. L'industriel Marcel Michelin a été désigné pour quitter Buchenwald et être dirigé vers un autre camp d'extermination. Avant son départ, il a prié son camarade Gaston Papin de faire savoir à sa famille qu'il a été condamné à mort par les détenus communistes responsables des désignations de départ dont Marcel Paul était le chef des Français communistes.

Il y avait aussi le premier Belge P.E. Janson, le Professeur Henri Maspero & Halbwachs du Collège de France, comme les députés Brutelle, Marie, Forcinal & Thomas, le sous-directeur Yves Bruhat de Normale Supérieure comme le polèmiste Georges Anquetail, le Maître Helbronner comme l'importateur Caillaud, beau-frère du Général de Gaulle, Edouard Carvallo de Villandry comme Pierre d'Harcourt de Reims, l'Administrateur Julien Cain de la bibliothèque Nationale, comme le Professeur Hewitt du Conservatoire de Paris, le Dr. Zenchel maire de Prague, comme la Princesse Mafalda fille du roi d'Italie, le Professeur Richer comme le poète Du Costal, le Général Challe comme le Colonel Roubitch de l'Armée tchèque, le coureur automobile Robert Benoist comme le nageur Nakache, le romancier Benjamin Cremmieux comme le journaliste Remy Roure, l'Abbé Houdet de N.D. de Belloc comme l'Abbé Hennoque Aumonier de St-Cyr, le constructeur d'avions Marcel Block comme l'Agent N°1 de L'Intelligence Service, Patrick Winey, le parfumeur Coty comme l'Opticien Lissac etc...

Voilà le camp où, sans ménagement, étaient jetés journellement des centaines de déportés. Ceux-ci étaient accueillis par la voix gutturale des haut-parleurs qui tonitruaient à leur adresse : " C'est votre malédiction ". Malédiction, en effet que d'être envoyés dans ce bagne sur lequel la haute cheminée carrée du crématoire jetait des lueurs sinistres et une fumée âcre de chairs carbonisées.

LE CAMP DE LA MORT LENTE

On mourait de tout à Buchenwald ! L'organisation "boche" a donné là des preuves de son action méthodique jusque dans l'action criminelle. La mort, seule issue possible pour le déporté qui n'admettait pas de vivre sous le joug nazi, lui était donnée chaque jour, à chaque heure, par les moyens les plus divers.

Arrivés au camp,des déportés étaient dirigés vers la désinfection. Dépouillement de tous vêtements, vol de bijoux, tonte ingégrale du système pileux, douches, jets de désinfectant au pistolet. Quels soins pour des déportés politiques !

La vérité oblige à dire que beaucoup en mourait. Pour la raison bien simple que ces épreuves avaient lieu, même l'hiver, dans des salles glaciales et qu'on jetait ensuite ces déportés dehors avec une petite chemise, un costume de toile, et des claquettes aux pieds par une température de -25°. Première occasion d'être emportés par une broncho-pneumonie. Ces désinfections,qui se renouvelaient, étaient une des méthodes d'extermination les plus douces du camp. En voici un exemple : Le 14 mars 1945, ordre est donné à seize heures au block 60 de se préparer à une cérémonie que voici : " C'est un block de malades et d'infirmes. Onze cents hommes doivent se dévêtir complètement. Ils restent nus avec une seule couverture pour passer la nuit sur les planches des "box".

Fièvreux et dysentériques ne seront pas mieux traités. Le lendemain, on dénombre dix-huit morts dans le block. Et la désinfection n'est pas commencée ! Les prisonniers sont rassemblés à huit heures. On les range par cinq dehors. On les compte, on les recompte suivant le procédé allemand qui veut que les " Responsables d'une fonction " soient choisis parmi les plus ignares et les plus brutes des internés allemands du camp. Il faut une heure pour compter mille quatre vingt deux hommes qui sont nus sous les intempéries. A neuf heures, les premiers entrent à la désinfection. Ils en sortiront vers seize heures. Les derniers n'en sortiront que le lendemain à huit heures. Ce sera la troisième journée que les déportés passeront sans vêtements. Gelés, exténués par des attentes interminables et une nuit blanche, ils rentrent enfin à leur baraquement. Ils ne sont pas rendus au bout de leurs peines. En leur absence, leurs vêtements et leurs pauvres affaires personnelles ont évé volés. Par qui ? Seuls, le chef de block et ses hommes à tout faire, les "stubendients" (service de chambre) étaient restés dans la baraque. Concluez donc !!!

Ces désinfections avaient " officiellement " pour but d'éliminer les parasites qui pullulaient. Le but aurait été louable si, par ailleurs, les douches avaient été régulières et fréquentes, si l'eau avait coulé dans les lavabos autrement que tous les huit jours et si le linge de corps avait été changé plus souvent que tous les deux ou trois mois.

Les autorités nazies avaient-elles le souci d'éviter les épidémies et les dangers de contagion ? Allons donc ! Quand des cas de typhus, de diphtérie et de dysenterie se déclaraient dans un baraquement, on isolait non pas les malades, mais le block tout entier par une ceinture de barbelés. Ainsi les bien portants vivaient en compagnie des contagieux : les résultats ne se faisaient pas attendre. Les chiffres officiels ont donné **dix-huit mille morts** dans le premier trimestre **1945.** Pendant le seul mois de février, il y eut 5400 morts au camp de Buchenwald.

Le Petit Camp

Pendant la quarantaine, d'une durée de deux à trois semaines, les nouveaux déportés étaient isolés dans le " Petit Camp " ainsi nommé par rapport au" Grand Camp " ou camp des travailleurs. Ils étaient vaccinés et revaccinés par un procédé en série et suivant des méthodes thérapeutiques étonnantes. Les patients déshabillés (la moitié du temps se passait en état de nudité) étaient envoyés avec force, coups de pied et de poing hors de leurs blocks. Ils rentraient ensuite à la queue leu leu et se faisaient vacciner au passage en rentrant dans le baraquement. Les aiguilles n'étaient ni changées, ni brûlées. Cinq cents hommes étaient vaccinés avec la même aiguille.

Pendant la durée de cette quarantaine, les déportés étaient en principe exemptés de travaux. En réalité, on les emmenait à la "Carrière" pour porter de lourds blocs de pierre. Mais la durée de leur journée de labeur était moins longue que pour les travailleurs du grand camp.

A partir de ce moment, on exigeait d'eux le port du numéro matricule cousu sur le côté gauche de la poitrine et sur le côté droit du pantalon. Ce matricule était surmonté d'un triangle de couleur variable. Rouge pour les politiques, vert pour les droit-commun, jaune pour les juifs, noir pour les saboteurs, violet pour les objecteurs de conscience, rose pour les pédérastes.. Seuls les Allemands se différenciaient ainsi. Les déportés des autres pays étaient sciemment tous étiquetés de rouge. Ces triangles cousus la pointe en bas portaient la première lettre, en allemand, de la nationalité : R. pour les Russes, A. pour les Américains, E. pour les Anglais, F. pour les Français, P. pour les polonais, T. pour les Tchèques, S. pour les Espagnols, I. pour les Italiens, B. pour les Belges, H. pour les Hollandais, petit A pour les Andorrans, (car la République d'Andorre était, pour son honneur, représentée à Buchenwald), V. pour les Hongrois, G. pour les Grecs, I. pour les Yougoslaves, Ru. pour les Roumains etc... Seuls les allemands ne portaient aucune lettre.

Le petit camp renfermait aussi les blocks d'infirmes, de convalescents et de contagieux. Blocks 55, 56, 60 & 61. A dire vrai, ce petit camp était le dépotoir du grand. La mortalité y était plus élevée et la promiscuité plus grande. Dans ces blocks, une visite médicale avait lieu chaque mois. Elle était passée par les médecins internés. Le piston y jouait un rôle efficace. Le déporté, qui avait la chance de recevoir des colis et des cigarettes françaises, était assuré d'un séjour perpétuel au petit camp que l'on préfèrait tout-de-même, à cause des corvées de travail que l'on pouvait éviter. S'il ne pouvait plus faire de largesses, il passait d'office au "Lagerarbeit", c'est-à-dire aux travaux de camp, à moins que sa carte mentionne le "T" redoutable qui le classait apte aux "transports", c'est-à-dire aux départs vers les Kommandos lointains, passables ou mauvais, le plus souvent terribles.

Les déportés invalides, qui ne pouvaient pas être envoyés au travail, fournissaient eux aussi leur "contribution" à l'oeuvre de guerre de l'Europe nouvelle. Tous les mois, ils étaient soumis à une prise de sang. La quantité prélevée variait entre trois cents et six cents grammes. En contre-partie, on leur donnait un saucisson pour se remonter. Celui-ci ne compensait aucunement la perte de sang subie et les invalides redoutaient leur rôle de donneurs de sang qui les menaient tout droit à l'inanition à brève échéance. Ce sang était conservé ou envoyé dans les formations sanitaires de la Wehrmacht pour sauver les soldats du Grand Reich. Notons que les nazis si férus de doctrine raciales prélevaient tout aussi bien le sang israëlite. Quelle tête aurait fait un abruti du régime s'il avait appris qu'il était sauvé par le sang d'un Juif !!!

De tous les blocks du petit camp, le plus horrible était sans contestation, le 61. C'était une annexe des "Reviers" ou infirmeries.

On y mettait les malheureux sans grand espoir d'être sauvés. C'était quelque chose comme l'antichambre de la mort et du four crématoire. Les condamnés qui entraient dans ce block portaient dès leur admission, leur matricule inscrit au crayon encre sur la face intérieure d'une cuisse. C'était autant de travail de fait pour le jour ou il mourait et ou cette "formalité" administrative était indispensable. Tous les matins, ce block était vidé de ses morts. On les comptait par dizaines. Les corps étaient jetés pêle-mêle dehors, dans la boue, sous la pluie, sans ménagement, sans respect. Corps tordus par la souffrance, yeux et bouches démesurément ouverts et qu'aucune main amie n'avait pu fermer. Ce spectacle était habituel et les déportés ne s'en souciaient plus. Chacun vaquait à ses occupations avec la mort pour compagnie.

Le grand Camp

Le "Grosslager" était le camp des travailleurs. Camp dans lequel on comptait cinquante blocks non compris les cuisines, l'Effektkammer (magasin d'habillement), la cantine où il était défendu d'entrer et où les rayons offraient aux regards de fausse boîtes de lait condensé, et le Krématorium où l'odieux four crématoire,dont la cheminée sans cesse en éruption,était une obsession pour les pauvres "häftling" (internés).

Tous les services administratifs étaient également dans le grand camp ainsi que certains organismes très spéciaux comme le musée de pathologie, le Waffen S.S. Institut où toutes sortes d'expériences, comme les essais de liquides incendiaires, étaient faites sur des prisonniers et le block 46 ou "Block des cobayes" sur lequel nous reviendrons dans un autre chapitre.

La vie du grand camp était une vie de forçats. Le réveil avait lieu à quatre heures aux braillements du blockaltester (chef de block allemand) et de son équipe de stubendienst ou hommes à tout faire et à tout satisfaire, car la pédérastie était un des passe-temps de M.M. les chefs de block allemands. Les internés de nationalité différente (il y en avait vingt deux à Buchenwald) étaient souvent mélangés dans chaque block. Il en résultait une opposition d'idées et d'éducation qui facilitait la tâche des gardes-chiourme ou "lagerschutz" . C'était des internés choisis pour leur brutalité, mais le plus souvent aussi pour leur horizon politique c'est-à-dire communiste.

A cinq heures l'été et à six heures l'hiver, le rassemblement avait lieu sur la place d'appel. Les prisonniers se rassemblaient par Kommando de travail sous les ordres de leurs "Kapo" (diminutif de Kamaradpolizei ou police des camarades), de leurs "vorarbeiter" (contremaîtres), de leurs "schiber" (pointeurs), de leurs "aufschitz" (observateurs), de leurs "schreiber" (contrôleurs), enfin de tous les cadres d'internés qui étaient les fidèles féaux des S.S. et qui ne leur cèdaient en rien sur l'art de battre ou de tuer un homme.

Ce que nous ne devons jamais oublier, c'est que ces emplois étaient tenus par des internés allemands qui se faisaient ainsi les auxiliaires criminels des nazis et aussi des polonais.

De tous les Kommandos, celui de la "Steinbrook" (carrière de pierre) et le "schonung Kommando" comme nous l'appelions, le rassemblement des exemptés de travail pour convalescence étaient les plus nombreux. Venaient ensuite les kommandos Bau I, Bau II, Bau III, entreprises de terrassement, le Kommando "Strassenbahn" ou Kommando de cantonniers, enfin le "scheizekommando" ou kommando à merde qui était un kommando de discipline.

Steinbrook

Le kommando de la Carrière de pierres était également kommando disciplinaire. Il recevait aussi bien les gens en quarantaine que les punis. Punis d'ailleurs sans savoir pourquoi. Punis parce que votre tête avait cessé de plaire à un quelconque "blockaltester" boche. Même sans être puni, vous pouviez être envoyé à la carrière. Située à six cents mètres du camp, cette immense cavité,creusée sans cesse par les déportés qui en extrayaient la pierre, était pour beaucoup un tombeau. Un coup de barre de mine bien appliqué ou une pierre tombant "malencontreusement" de trente mètres de haut jetée par un S.S. en veine d'amusement venaient à bout du crâne de l'homme le plus solide. A la carrière, tout était fait par le déporté : l'extraction des pierres comme la traction des wagonnets. Le transport des pierres se faisait surtout à dos d'homme. Spectacle de bagne que celui de ces hommes en file portant chacun leur fardeau et gravissant comme un calvaire les fortes pentes de la carrière. Si par malheur, l'un d'eux butait dans un caillou, les suivants, à force d'automatisme animal et l'esprit absent, butaient à leur tour. Il fallait les hurlements ou les coups du "Kommandoführer" ou S.S. présidant aux travaux de l'entreprise pour réveiller un instant la torpeur de ces foules aux haillons minables et délavés. Dès qu'il tournait le dos pour s'en prendre à une autre équipe, la même torpeur de bête épuisée s'étendait sur la "colonne".

Combien d'hommes sont morts dans cette horrible carrière ! Leurs cadavres gisaient jusqu'au soir, jusqu'à l'heure de la rentrée.

Le terrassement

Les kommandos de terrassement ne valaient guère mieux. Tous les déportés de Buchenwald se rappellent des travaux d'adduction d'eau de **l'hiver 1943-44.** Il fallait creuser la terre gelée, sous la neige et sous les coups des S.S. arrivant en traître, par derrière. Les malades, non reconnus comme tels, souffraient et se tordaient de douleurs dysentériques. Un architecte savoyard atteint de cette épidémie que le Docteur Tien appelait fort justement la "buchenwaldite" s'isola dans un fond de tranchée. Il fut surpris par un S.S. qui lui asséna sur la tête un coup de pelle et l'obligea à mettre dans sa poche ce qu'il venait de faire. Pensez donc, un déporté politique français salissant une tranchée dans laquelle on allait poser une canalisation de fonte pour alimenter en eau les casernes des Seigneurs S.S. !!!

Ces kommandos étaient aussi employés aux constructions et aux démolitions, aux travaux forestiers et aux transports de matériaux. Là, comme partout, la schlague était d'usage et S.S. comme kapos ne s'en privaient pas ! Le kapo de Bau I restera comme une modèle de bandit.

Des kommandos travaillaient aussi dans les usines installées dans les enceintes du camp : D.A.V. Electrik, Guslof (usine d'armement), Mibau (usine de T.S.F.). Ces deux dernières usines disparurent le 24 octobre 1944 à la suite d'un bombardement de l'aviation canadienne. Les travailleurs de ces usines étaient en général mieux traités que les travailleurs à toute main. Ils étaient d'ailleurs à l'abri et ils avaient une soupe de plus à midi.

Le Scheizekommando

Le Scheizekommando était le kommando des vidanges. Il était disciplinaire. Là, comme à la carrière, on envoyait les "délinquants primaires" coupables de lèse-majesté envers un "lageraltester" (doyen du camp) ou un chef de block ou encore en essayant de forcer la consigne en passant une porte où veillait un cerbère, le "torhuter" (gardien de portes) dernier échelon des cadres intérieurs du camp.

Au scheizekommando, les mêmes brutalités étaient de mise, les mêmes assassinats s'y commettaient. En février 1944, un déporté français, travaillant à ce kommando, tomba dans le grand collecteur, il devait remuer toute la journée la matière fécale avec une perche afin de la liquéfier. Le prisonnier s'aggripa aux rebords de la citerne. Ses camarades se précipitèrent pour le sortir quand le kapo du kommando intervint. Il interdisa tout secours et noya le malheureux en lui assenant sur la tête un formidable coup de bâton "Ici, on ne s'emm.... pas pour un maladroit" ajouta t-il.

Tous ces actes émanaient la plupart du temps d'internés allemands. Derrière le kapo, seul maître après les S.S. de la vie des bagnards, il y avait toute une cohorte de tortionnaires qui ne demandaient qu'à tuer ou à battre pour assouvir des haines raciales ou pour gagner une gamelle de soupe supplémentaire.

Les déportés envoyés dans les commandos disciplinaires étaient désignés par les déportés communistes aussi bien Français qu'Allemands ayant la charge de l'administration du camp dès sa création et au fur et à mesure que les communistes des autres pays arrivaient, ils étaient incorporés pour les plus célèbres et les autres bénéficiaient de la protection de leurs camarades et occupaient les meilleures places dans les commandos.

L'Appel

La rentrée au camp avait lieu à 16h30 en hiver et à 18h30 en été. Une musique de cirque, une clownerie risible dans tout autre lieu que dans ce camp de mort lente accompagnaient matin et soir les travailleurs pour accélérer leur marche et leur dénombrement au moment du passage à la Tour d'entrée.

Les prisonniers devaient, dès la rentrée du soir, assister à l'appel sur la grande place. Appel qui durait au minimum soixante minutes mais qui se prolongeait, pour peu qu'il manque un homme ou que le communiqué militaire soit mauvais, jusqu'à une heure avancée de la nuit. Ainsi, quel que soit le temps, le déporté passait chaque jour de six à huit heures debout. Il faut avoir vu ces appels tragiques ou les morts et les moribonds devaient être transportés sur place. Il ne devait manquer personne quand le seigneur S.S. passait devant les rangs. Rappelons le cri d'agonie de ce déporté français du block 57 qui, en mars 1944, fut obligé de monter à l'appel alors que ses heures étaient comptées ! A l'annonce de son matricule, il eut la force de répondre : "Présent!..." puis il est mort d'épuisement!

L'appel était le moment choisi par les S.S. pour infliger leurs châtiments. Celui du dimanche après-midi,(ce jour-là, le travail cessait à treize heures), pouvait s'agrémenter du spectacle des pendaisons publiques infligées aux déportés qui tentaient de s'évader ou accusés de sabotage. Mais nous avons aussi assisté à la monstruosité du supplice infligé en mars 1944 à un déporté, qui à bout de souffrances, avait osé esquisser un geste de révolte. Devant le kommando retenu après l'appel, sur la grande place, on ammena le malheureux enchaîné et entravé. Les S.S. vinrent avec trois de leurs féroces molosses qu'ils excitèrent sur le condamné. Les chiens bondirent et mirent en pièces le pauvre garçon.

Son agonie dura dix minutes dans les hurlements. Quel spectacle affreux que celui de ces chiens, le mufle en sang, s'arrachant les entrailles du malheureux à la lueur sinistre des gros projecteurs qui éclairaient la place d'appel. Le kommando dut rester au garde-à-vous pour assister de force à ce spectacle "donné à titre d'exemple".

Les preuves de sadisme des S.S. sont innombrables. En juillet 1943, à l'usine d'armement de la Guslof-Werk de Buchenwald, une équipe de déblaiement comprenant des Français, des Russes et des Juifs Polonais travaillaient sous la pluie. A la fin de la matinée, des internés, complètement mouillés, se mirent à l'abri sous un hangar désaffecté. Des S.S. accoururent, frappant sur tous à coups de cravache. Fatigués, ils donnèrent leurs cravaches aux Russes avec l'ordre de frapper les Juifs. Les Russes s'exécutèrent mais sans conviction. Devant leur manque d'ardeur, les S.S. donnèrent les cravaches aux Juifs avec mission de frapper leurs camarades de travail. La scène de sauvagerie dura une heure, à la grande joie des S.S..

Plus près de nous, le 15 mars 1945, on fit appel à une équipe de Bau I pour aller travailler au lieudit "La Tour Bismark" à deux kilomètres du camp. Cette tour commémorative dominait plusieurs fossés profonds. Le premier jour, les déportés installèrent des voies de 60 et des wagonnets. Le deuxième jour fut employé à l'arrachage d'arbres dans une immense fosse près de la Tour. Vers 14 heures, un tracteur tirant une grande remorque arriva du camp. Les deux véhicules étaient pleins de cadavres en putréfaction. Le four crématoire manquant de coke, les corps étaient transportés à ce charnier. Les employés du crématoire prirent sans respect les cadavres et les jetèrent dans la fosse. Les corps rebondissaient sur les rochers pour toucher le fond avec un bruit flasque. Les têtes se fracassaient, les poitrines se défonçaient sur les pierres. Dans le fond du charnier, des cadavres tombaient souvent dans des poses équivoques. Des S.S., parmi lesquels un lieutenant, riaient aux éclats. Comme les déportés s'offusquaient silencieusement, les S.S. lancèrent leurs chiens et distribuèrent des coups de matraque pour calmer des sentiments de révolte cependant bien justifiés.

Il y avait au camp de Buchenwald deux infirmeries (le grand et le petit "Revier") suivant le camp dont elles dépendaient. Au petit revier, le célèbre Professeur Richer se dépensait sans compter pour les malades. Mais il était sous les ordres d'un kapo, ancien cordonnier arrêté comme communiste allemand, qui se croyait des talents de chirurgien depuis qu'il avait appris, par empirisme, à farfouiller dans le corps humain.

Au Grand Revier, les médecins de nationalités différentes se heurtaient sous les ordres d'un kapo qui ne dérogeait pas de la ligne de conduite de ses congénères. Le médecin-chef était un tchèque le Dr. Horn et beaucoup de médecins Français finirent par y imposer leur science incontestée. Passer la visite était une cérémonie en plusieurs temps et non dénuée de dangers. Attendre plusieurs heures sous la neige pour se voir, à la fin du compte, expulser à coups de botte par le kapo ou par ses séides, les "Calfactor".

Quel que soit le mal dont vous souffriez, vous n'aviez la chance d'être reconnu malade qu'à condition d'avoir au moins 39° de fièvre. Se présenter sans fièvre était une hérésie à Buchenwald. Il ne pouvait y avoir de maladie sans élévation de température !!!

Au cas ou vous étiez admis au Revier, une condition pour en sortir sain et sauf était indispensable : celle de ne pas être trop malade. Dans ce dernier cas, les infirmiers allemands employaient pour vous soulager des procédés fort peu académiques. Pour se débarrasser d'un malade trop long à mourir ou à guérir, on avançait son heure. Une piqûre intraveineuse ou un cachet permettait de ne trouver plus qu'un cadavre quelques heures plus tard. A la salle N°6, il mourait en moyenne cinq à dix hommes chaque jour. C'était une salle de dysentériques où les corps étaient enlevés chaque matin avant neuf heures. Quand le nombre dépassait six, les employés du four crématoire, personnages à la mine florissante par les rations supplémentaires qu'ils touchaient pour accomplir leur sinistre métier, mais exposés à disparaître eux-mêmes au bout de trois mois de service... quand on pensait qu'ils en savaient trop long, laissaient le surplus jusqu'au lendemain. Les malades devaient alors vivre avec la vision de plusieurs cadavres nus et décharnés "assis le long d'un mur" afin de ne pas gêner l'entrée de la salle !

Si physiologiquement, le déporté était un "cas" intéressant, il courait le risque de retenir l'attention des médecins S.S.. Le faire passer de vie à trépas n'éveillait chez eux aucun scrupule et ses organes allaient, après autopsie, garnir les vitrines du musée de pathologie du camp. L'inspecteur Dupont, de la police parisienne, disparut ainsi. Au moment de son arrestation, il avait été sauvagement matraqué par la Gestapo. Un douloureux phénomène en résultait. Tout le bas de son visage s'était hypertrophié. Les médecins S.S. se consultèrent et dans le cours de leur conversation, le mot autopsie revint plusieurs fois. Le malheureux confiait ses craintes à plusieurs de ses camarades dont nous étions :" Si je disparais, vous saurez où je suis passé! " nous dit-il. Le 29 décembre 1944, il fut convoqué au Revier. Et le 30 décembre On nous annonça sa mort.

Les "Distractions buchenwaldiennes"

Vous pensez peut-être que le camp de Buchenwald n'offrait aucune distraction à ses pensionnaires ! c'eut été mal connaître les Allemands pour qui l'apparence est tout : apparence d'hygiène, alors qu'on vit dans les poux ; apparence de traitements médicaux, alors que tout est organisé pour faire disparaître le malade.

Buchenwald avait sa cantine. Une apparence de cantine n'offrant à la tentation des déportés que des boîtes factices comme le reste d'ailleurs. Cantine installée sur la grande place, uniquement pour le décor. Le cinéma nommé "le kino" exhibait des films de propagande nazie et des "actualités" qui s'arrêtaient au débarquement.

Ensuite, il y avait une salle de visites médicales pour les déportés partant en transport, enfin la salle de tortures pour l'application de la "Schlague". C'est d'ailleurs au kino que l'appareil de torture était mis sous l'oeil indifférent des spectateurs du cinéma.
Et Buchenwald avait aussi sa maison publique. Mais oui !!!

Cet établissement était réservé uniquement aux Allemands internés, particulièrement aux chefs de blocks. Pour fréquenter cette Maison, une suite de formalités étaient ridiculement exigées. Il fallait être Boche pour consentir à s'y soumettre. Paiement d'un droit de deux marks. Visite à l'infirmerie. Attente d'une convocation, ce qui demandait plusieurs jours. Nouvelle visite médicale à l'établissement, visite passée par la "gérante", une femme S.S.. Enfin, rencontre de l'âme soeur, une déportée généralement prostituée. Le rendez-vous ne devait pas dépasser vingt minutes, toute effusion étant interdite à la séance se déroulant en présence d'un S.S. Vous ne serez pas étonnés d'apprendre que seuls les vieux internés allemands avaient, en plus du droit, le goût de prendre quelque plaisir à ces ébats "lyriques".

Il y avait aussi des distractions d'un autre genre. C'était les règlements de compte entre gens de même nationalité. Il y avait au camp des voleurs qui dérobaient le pain des camarades. Ce petit morceau de pain noir mis en réserve pour calmer les crampes d'estomac dans la journée. Et dès que le voleur était pris, un tribunal s'organisait. La cause était entendue. Un accusateur public requèrait et un défenseur plaidait. La peine la plus courante était capitale. L'exécution avait lieu dans les cabinets. Ah! ces cabinets du petit camp, des lieux accessibles à cinq ou six cents individus qui devaient s'accroupir dos à dos appuyés à une barre pour satisfaire leurs besoins naturels. Ces cabinets servaient aussi de centre de trafic de pain ou de tabac et de refuges pour ceux qui se dérobaient au travail ou aux départs en transports. C'est là que, pendant la nuit, avaient lieu les exécutions. Celles-ci avaient leur public qui ne frissonnait bien sûr pas à l'expiation d'un traître. Le corps était ensuite jeté dans la fosse d'aisance, profonde de trois mètres. Au matin, le cadavre était retiré par la corvée de nettoyage et déposé sans formalité à la petite morgue attenante aux cabinets. Justice était faite. L'incident était clos.

Les Châtiments officiels et officieux

A Buchenwald, quiconque,ne suivant pas aveuglement les règles de la terrible discipline, était soumis à différentes punitions. Même sans discipline, un déporté pouvait encourir un châtiment. Il y avait le châtiment banan : les vingt cinq coups de schlague. Le prisonnier était attaché sur une table spéciale. Les S.S. lui administraient le fouet. Chacun d'eux ne donnait que dix coups. A partir du onzième, la force de l'exécuteur était considérée comme diminuée. Aussi devait-il laisser sa place à un autre. Pendant ce temps, le patient devait compter en allemand les coups qui lui étaient infligés.

Gare à lui s'il se trompait ou s'il ne savait pas l'allemand. Il courait tous les risques de s'en voir octroyer le double.

L'échelon suivant des punitions était l'envoi à la "carrière". Le puni était appelé un matin, au rassemblement, au Schild 5 (tableau 5). On l'emmenait ensuite au Kapo de la carrière qui le destinait à l'une des plus dangereuses colonnes du kommando.

Dans l'ordre ascendant des châtiments venait le départ en transport. Le déporté avait son matricule "signalé" à l'Arbeitstatistik (statistique du travail). C'était un service sinistre ou jouaient toutes les influences et ou s'exerçaient les plus basses vengeances. Si le déporté n'avait aucun soutien communiste au camp, il était désigné pour un prochain départ et habillé du costume rayé de bagnard. S'il se trouvait, que ce déporté était une personnalité connue, il était d'office, voué à un départ de nuit pour un kommando d'extermination (Vernichtunslager), usine souterraine ou mine comme **Dora, Laura** ou **S.3** d'où il ne revenait pas. A Laura, aucune indisposition ou faiblesse n'était admise. C'était irrévocablement la piqûre intraveineuse. Marcel Michelin, le Commandant Paris etc... avaient eu l'imprudence de montrer leurs idées anti-communistes et ont donc fait parti de ces kommando d'extermination.

Par contre, si le matriculé "pistonné" se trouvait être l'ami des communistes influents dans le camp, il était assuré de l'impunité et les transports partaient sans lui. Certains ne quittèrent jamais Buchenwald grâce à ce moyen. Moyen qui obligeait les fourbes employés de l'Arbeitstatistik, (organe chargé de désigner les partants au kommando d'extermination) à envoyer un autre malheureux à leur place, exemple l'affaire Michelin. J'en profite pour vous ouvrir une parenthèse en donnant une preuve de ce que j'ai vécu. Fin septembre 1944 , en pleine nuit vers quatre heures du matin, je suis tiré par les pieds hors de la paillasse avec Marcel Michelin et Paris, ancien pilote de l'aviation civile, et tous les trois sommes éjectés avec brutalité à l'extérieur du baraquement par le "Stubendient" c'est-à-dire le chef de block allemand.

Tous les trois avons été immédiatement incorporés dans une colonne d'environ quarante déportés alignés devant le baraquement du côté opposé à notre block. Quatre S.S. armés attendaient que le rassemblement soit terminé et n'ayant été prévenu d'aucune façon de ce départ, je demandais à mon camarade Marcel Michelin s'il était au courant de cette désision. Et attendu qu'étant incorporé au kommando du garage S.S. et n'ayant eu aucun litige à ce jour, il me paraissait insensé d'être désigné pour un autre kommando. Mais Marcel Michelin et notre camarade Paris n'étaient pas du tout surpris et m'ont tout de suite renseigné. Nous sommes tous les deux et peut-être toi-même des anti-communistes connus, nous n'avons pas voulu adhérer à l'organisation "Front National communiste" qui nous a été proposée il y a une quinzaine de jours donc nous partons dans un kommando d'où l'on ne revient pratiquement jamais. Mais si par bonheur, l'un d'entre nous s'en réchappait, qu'il fasse savoir à nos familles que nous avons été condamnés à mort par Marcel Paul de l'Arbeitstatistik de Buchenwald.

Nanti de ces renseignements pessimistes et macabres, j'ai réalisé spontanément que mon interprète Luxembourgeois, qui m'avait fait rentrer au kommando S.S. garages, ne devait pas être au courant. Profitant à cette heures de la nuit, à un endroit mal éclairé, je décidais de tenter ma chance pour éviter ce départ. Rampant sur les genoux et les mains jusqu'au coin du baraquement sans être vu des quatre S.S. qui nous escortaient et surveillaient, j'ai couru dans la pénombre jusqu'au block de l'interprète en question. Bien m'en a pris, il a aussitôt réagit en me disant : "Prend ma place sur la paillasse, je fais le nécessaire et je reviens".

De retour, une heure plus tard, j'étais rassuré. Ne t'inquiète pas, me dit-il, j'ai fait le nécessaire auprès de l'ingénieur du garage, tu restes aux ateliers mécaniques envers et contre la décision de l'Arbeit Statistik.
Un mois plus tard, même scénario mais mon interprète Luxembourgeois a encore averti le chef de block en lui disant qu'il préviendrait les autorités allemandes s'ils insistaient à vouloir m'expédier dans un autre Kommando. Et là, j'ai compris que j'avais pris la place d'un camarade communiste aux ateliers S.S.

En conclusion, il est triste de constater que les allemands m'ont sauvés la vie, moi qui devais être condamné par les communistes internationaux.

Il faut dire que les S.S. se reposaient sur les internés communistes allemands pour la bonne marche administrative de leur bagne. La vie du camp était aggravée par ces internés politiques ou droit commun, qui détenaient les fonctions.
Comme il y a des lâches partout et que Buchenwald recevait les droits commun, les marchés noir, et la tourbe des travailleurs volontaires qui avaient cessé de plaire, il leur était facile de trouver de honteuses complicités. Les déportés français de la Résistance s'en rappelleront.

Une autre punition ou même un simple choix pouvait vous faire envoyer au block 46, le "block des cobayes". Mieux nourris qu'au camp, les cobayes humains de Buchenwald vivaient enfermés et il était absolument interdit de communiquer avec eux. On leur inoculait des maladies épidémiques (typhus, choléra, dyphtérie...) et sous prétexte d'études, on observait sur eux les réactions des sérums. A ce régime, un cobaye ne vit pas longtemps, un homme non plus ! On ne revoyait jamais un camarade qui entrait au block 46.

Mais ce n'était pas les seuls moyens en cours pour se débarrasser, à Buchenwald, d'un ennemi du régime hitlérien. Il fallait compter avec les S.S. la pendaison, celle-ci était le mode d'exécution le plus courant pour expédier le déporté politique dans un monde meilleur.. L'exécution pouvait être publique en présence de tous sur la place d'appel ou privée dans le sinistre sous-sol du four crématoire. Dans le premier cas, la potence démontable était installée sur la place d'appel. La tête du condamné était passée avec beaucoup de précautions dans le noeud coulant et son corps était lâché lentement dans le vide. Raffinement de cruauté pour que l'agonie soit plus longue.

Et tous les déportés devaient être en rang sur la place d'appel dans l'obligation d'avoir la tête face au pendu.

Dans le second cas, le condamné était amené de nuit dans la cour fermée du four crématoire. Un S.S. lisait sa sentence. Le malheureux descendait après au sous-sol dans une salle cimentée,blanche, nue, sans ouverture. Au mur, à deux mètres su sol, quarante cinq crochets étaient fixés tout autour de la salle. De quoi exécuter quarance cinq condamnés d'un seul coup. Les murs sillonnés de traces d'ongles prouvaient l'atrocité des agonies.

Les dernières exécutions eurent lieu le **9 avril 1945 à 22 heures.** C'était deux jours avant la libération du camp. Quinze condamnés dont une femme venant d'on ne sait quel camp, furent pendus. Comme tous les crochets avaient été enlevés en prévision de l'arrivée prochaine des troupes alliées, cinq furent rescellés dans l'après-midi du 9 avril. C'était peu pour quinze condamnés. Qu'à cela ne tienne ! Les exécuteurs : l'Unterschaffhurer STOBE et le Rotenfuhrer MUCH en pendirent trois par crochet. Comme deux d'entre eux s'obstinaient à ne pas mourir, ils les décrochèrent et les assomèrent avec une masse (témoignage d'un des employés du Crématorium).

Au milieu de la salle des exécutions, un monte-charge électrique transportait directement les cadavres du sous-sol au rez-de-chaussée dans la salle du four crématoire ou plutôt des fours car il y en avait deux. Les morts étaient dévêtus avant l'incinération. Leurs appareils de prothèse en or leur étaient arrachés et cette récupération macabre allait grossir le trésor de guerre du Reich! Au camp d'Auschwitz, un petit Polonais de douze ans était spécialisé dans la visite des corps féminins. Toutes les nuits, son inspection intime avait pour but de découvrir les bijoux que des malheureuses auraient pu dissimuler dans le vagin.

Avant 1943, le coup de feu dans la nuque était un moyen d'exécution, une salle spéciale était prévue à cet effet. Sous un prétexte de visite médicale, cent à cent cinquante déportés étaient conduits journellement au supplice. On les faisait déshabiller, on les pesait, on les mesurait. Pendant qu'ils étaient sous la toise, ils recevaient une balle dans la nuque par une petite ouverture située derrière la toise, et par laquelle tirait l'exécuteur, un S.S. naturellement, qui était derrière la paroi. Certains jours, il y eut de cinq à six cents exécutions. Ce procédé cessa après la découverte de la fosse de Katyn. Les Boches ne voulaient sans doute pas continuer à signer une méthode qu'ils auraient voulue faire retomber sur leurs adversaires. C'est assez dire que le "Krématorium" vomissait à longueur de journée des flammes hautes de six mètres.

A tous ces moyens d'extermination, ajoutons l'exécution par fusillade à la mitraillette au bas d'une butte située derrière le jardin zoologique où un ours blanc et des singes étaient l'objet de menus soins des S.S. pendant que des êtres humains mouraient misérablement comme devaient mourir dans l'Europe nouvelle tout ennemi du régime Hitlérien.

La Famine

Comme si le déporté avait encore quelque chance de s'en tirer, l'Allemagne installa la famine dans ses camps de concentration. C'est surtout à partir de décembre 1944 que le manque de nourriture devint intolérable et que les plus faibles disparurent, morts d'épuisement. A partir de cette date, les rations devinrent dérisoires, cent quatre vingt dix grammes de margarine minérale, et deux quarts d'eau noire baptisée pompeusement "kaffee". Il n'y a qu'une chose qui ne diminuait pas, c'était la durée du travail et du stationnement debout, c'est-à-dire douze à quatorze, voire seize heures par jour. Les tas d'ordures étaient systématiquement pillés par des malheureux qui y recherchaient leur pitance. De vieux os étaient recherchés également comme un trésor pour confectionner des soupes. Les corvées de ravitaillement étaient assaillies dans le camp par des bandes d'affamés. Il fallut leur adjoindre des gardes armés de bâtons sous peine de voir les bouteillons de soupe disparaître comme par enchantement.

Combien de malheureux, souffrant atrocement de la faim, devaient pour trouver un peu de sommeil se coucher à plat ventre sur leurs planches en s'enfonçant les poings au creux de l'estomac afin de tromper leur besoin de manger.
En mars 1945, au block 63, des Hongrois dévorèrent deux de leurs camarades. Les tibias traînèrent plusieurs jours entre les blokcs 63 et 64. Mon camarade Vincendeau de Nazelles et moi-même avons été témoins et avons assisté à cette macabre besogne.

L'extermination

La preuve a été faite que la mitrailleuse et le lance-flammes étaient les deux dernières armes nouvelles réservées aux déportés du camp de Buchenwald. Les dates des **8,9,10 et 11 avril 1945** resteront à jamais gravées dans la mémoire de ceux qui les vécurent. Après beaucoup d'ordres et de contrordres, la décision de commencer l'évacuation du camp était prise pour le dimanche 8 avril 1945, à 11 heures.
Evacuation! mot sinistre qui signifiait le départ à pieds vers un nouvel exil, les routes interminables ou la moindre défaillance, la moindre fatigue sont des arrêts de mort. Le S.S. implacable abattait d'une balle dans la nuque sur le bord de la route le malheureux qui n'arrivait pas à suivre!
Et nous le savions très bien, nous avions vu depuis deux mois arriver à Buchenwald des malheureux évacués de d'autres camps comme AUSCHWITZ, ORIANENBOURG, SACHXENHAUSEN Kustrin etc,etc...

Leur route était jonchée de corps abattus d'une balle dans la tête. Certains arrivaient par le train, sur des wagons découverts. Quelques survivants se traînaient lamentablement. Les autres, les cadavres étaient jetés sur le quai en vrac! Ils y séjournaient jusqu'au soir car le crématoire regorgeait! Sa cour était pleine de morts jusqu'à hauteur d'hommes. Ses fours qui pouvaient brûler **1.800 corps en 48 heures** n'arrivaient pas à suffir!!!

Nous nous rappelons l'arrivée des colonnes de vivants ; faméliques, les yeux hagards, les pieds en sang, enveloppés dans des loques ou des vieux papiers, ils se soutenaient par groupes pour éviter aux plus faibles de tomber.
Depuis des centaines de kilomètres, les malheureux marchaient sans nourriture et il était inutile d'espèrer quelque chose de la compassion des populations allemandes. Le 11 janvier 1945, sous la neige, nous assistâmes à un assassinat révoltant. Un évacué tomba à cinquante mètres de l'entrée du camp. Encore cinquante mètres et il avait la vie sauve! Ses forces l'avaient trahi. Ses camarades essayèrent de le porter à quatre. Eux-mêmes trop faibles durent abandonner leur fardeau. Deux d'entre nous s'élancèrent à son secours. Les chiens de garde et les S.S. les éloignèrent de force. Un S.S. sortit posément son parabellum et ajusta le malheureux, de face, en plein front. Le pauvre éclopé tendait vers le S.S. un regard suppliant, les mains jointes. Pas un soldat dans le monde n'aurait résisté à tant de détresse, sauf un allemand, sauf un S.S.!!! Ainsi, un coup de feu claqua. L'entrée du camp, nous l'avons dit, était à cinquantes mètres!

Toutes ces visions nous faisaient redouter l'évacuation. Nous attendions l'arrivée des Américains qui n'étaient plus très loin. A midi le 8 avril, pour la première fois dans l'histoire des camps de concentration allemands, **48.000 internés** refusèrent d'obéir aux ordres du Commandant S.S. de Buchenwald qui exigeait en vue d'une évacuation, le rassemblement des internés. C'était grave. Le commandant fit reporter le rassemblement à quatorze heures. Dès treize heures, deux compagnies en armes, avec mitrailleuses et mortiers, encadraient la place d'appel. Pendant ce temps, les groupes de S.S. mitraillaient en masse, entraient dans les blocks pour faire sortir les déportés qui se cachaient. Ils tiraient partout, quelquefois en l'air, le plus souvent dans le tas. Des cadavres jalonnèrent bientôt les abords du block 43. Il fallait obéir ou se cacher! Mais les risques étaient grands.

Plusieurs convois furent formés et on vit partir de bons camarades vibrant d'espoir dans une libération qu'on sentait proche. Ils s'en allaient vers leur destin qui, pour beaucoup, était la mort.

Le lundi 9 avril, ce fut la même chasse à l'homme. Les S.S. firent sortir les malades, les infirmes parmi lesquels on trouvait des glorieux invalides des **guerres 1914-18** et **1939-40**. La vision était atroce. Les S.S. déchaînés frappaient comme des brutes. Vers treize heures, entre les blocks 4 et 10, des malades défilaient lamentablement. Un jeune garçon de 18 ans à peine se traînait , n'ayant même plus la force d'aller vers la mort! Un sergent S.S. vint à lui et le frappa à coups de pied. Le pauvre garçon implorait grâce. Le S.S. l'aida avec précaution à se mettre debout, puis, lâchement, lui assena par derrière, sur les reins, un formidable coup de barre de fer. Le jeune prisonnier poussa un cri inhumain et tomba définitivement. Des internés politiques et des droit commun Allemands riaient à gorge déployée du spectacle! Seuls trois Français et un Belge se portèrent à son secours. Ils l'emmenèrent près d'un médecin Belge déporté qui diagnostiqua une fracture de la colonne vertébrale. Une heure plus tard, le jeune homme succombait.

Le mardi 10 avril, le même spectacle lamentable recommençait. Des squelettes, des ombres d'hommes prirent le chemin de l'évacuation, jusqu'où allèrent-ils? pas loin sans doute! La mort les délivra d'un atroce calvaire.

Pendant ce temps, **22.000 hommes** restés au camp, vivaient cachés, traqués, changeant de blocks plusieurs fois par jour.

Le mercredi 11 avril, l'évacuation était suspendue. Les Américains approchaient, mais les bruits les plus pessimistes circulaient sur notre situation. Pressentant un danger, de courageux internés ; deux Français et un Belge commencèrent à lancer des S.O.S. avec le petit poste émetteur qu'ils avaient construit en secret et dissimulé dans une dépendance du kino. Leurs émissions faites en Trois langues, Anglais, Français et Allemand commencèrent à onze heures. Elles durèrent jusqu'à treize heures. Les Américains ne répondirent pas. Mais le soir, par des officiers Américains, on apprit que l'émission avait été entendue, et que l'ordre avait été donné aux troupes de choc de foncer à toute allure vers Buchenwald où là des hommes étaient en péril. Ils arrivèrent effectivement par le Nord-Ouest. Cette délivrance vers seize heures, nous sauva de l'extermination totale. Les Américains, en avançant sur Weimar, après avoir libéré le camp, rencontrèrent et firent prisonnière une colonne de camions allemands, qui amenait à Buchenwald des pionniers et leurs lance-flammes. Le capitaine allemand, commandant le détachement, avait sur lui l'ordre d'extermination du camp! Cette décision réfléchie des autorités nazies fut confirmée par une communication téléphonique de Weimar interceptée à 15 heures 30 au moment de l'attaque du camp par la troisième armée Américaine. Elle émanait d'un adjudant des services de la Gestapo nommé Smit et fut reçue par un interné allemand. Celui-ci, sachant le camp délivré, se fit passer pour une autorité du camp. Le sinistre Adjudant Smit lui tint ce propos : "Avez-vous encore des prisonniers vivants dans votre camp?" C'était net. Nous l'avions échappé belle!

La délivrance

Le **11 avril 1945** à **16 heures**, les premiers éléments blindés de l'Armée Américaine délivraient les **22.000** malheureux déportés de toutes les nationalités au camp de concentration de Buchenwald. Chez les vainqueurs, ce fut une explosion d'horreur et d'indignation. Personne au monde ne savait (sauf les allemands) ce qui se passait à Buchenwald. Le général **Patton** commandant la 3ème Armée Américaine, que nous accompagnions deux jours plus tard dans sa visite au camp, traduisit le sentiment de son pays qui était à la fois celui de tout le monde mais d'un monde civilisé! et dit : "Nous pensions combattre un peuple civilisé!.

Dans tout ce que je viens d'enregistrer, relaté par un camarade comme moi, ayant passé près de deux ans à Buchenwald, il manque encore quelques tristes détails du comportement des déportés étrangers.

Les Polonais, comme à Auschwitz, étaient pour la plupart reconvertis au service des allemands S.S.. Ils ont été pour les Français des tortionnaires dans les postes de discipline ou autre dont ils étaient chargés, à l'exception des Polonais qui étaient contraints aux durs travaux dans les kommandos.

Pour les Russes, il y avait deux catégories. Un block était entièrement et spécialement occupé par des prisonniers militaires en tenues peut-être 200, peut-être un peu plus, ceux-ci étaient corrects et d'une tenue impeccable et tout au moins irréprochable.
L'autre catégorie, mélangée à toutes les autres nationalités sans aucune distinction, était surtout composée de mongols, solides gaillards à face de singes, mais féroces et vindicatifs, voleurs, voire même assassins entre eux. Ils se disputaient parfois un mégot ou un bout de pain. Si par malheur, un des leurs était pris à voler un morceau de pain à ses camarades, il était immédiatement condamné à être roué de coups jusqu'à ce qu'il s'écroule à terre et tous ses camarades russes le piétinaient en passant et repassant sur son corps jusqu'à ce qu'il en meurt. Et paradoxalement, ils n'hésitaient pas à se priver d'un morceau de pain en échange de quelques mégots que nous, les non fumeurs, ramassions sur les traces de kapos et chefs de block allemands qui réussissaient à s'approvisionner en tabac. Ils étaient tellement intoxiqués par le tabac, qu'étant privés, ils devenaient fous et dangereux.

Après le récit de l'exposé trancrit par mon camarade libéré de Buchenwald, je reprends le mien et reparle donc de la libération du camp de Buchenwald.

LIBERATION DU CAMP DE BUCHENWALD

Depuis quelques jours, des vagues d'avions Américains et Anglais passaient en grand nombre au-dessus du camp. Au loin, on entendait des bruits sourds que nous qualifions de bombardements. Nos gardiens S.S. paraissaient de plus en plus nerveux et inquiets. La Résistance clandestine du camp était préparée en secret par une vingtaine de Français et de Belges, ceux-ci cachaient un petit stock de fusils sous le plancher du block 10. Ces fusils avaient été montés avec des pièces détachées volées et ramenées du Kommando Guslof qui se trouvait à l'intérieur du camp. Le kommando Guslof comprenait une quantité importante de déportés allant travailler dans une usine installée dans l'enceinte du camp de Buchenwald pour la fabrication d'armes de guerre.

En rentrant du travail le soir, quelques Français et Belges ramenaient une pièce de fusil cachée dans les vêtements, de manière à reconstituer un fusil. Fin avril 1945, une dizaine de fusils étaient prêts en prévision d'une libération mouvementée pour ne pas dire meurtrière du camp.

En effet, nous avions été prévenus que si les alliés avançaient vers le camp, Hitler ordonnorait la destruction totale, physique et matérielle.
Au risque de tomber sous les balles S.S. avec nos quelques fusils et munitions cachés, nous aurions vendu très cher notre peau.

Les bruits de bombardement et de canons se faisaient de plus en plus rapprochés. Un petit avion Américain de reconnaissance évoluait en cercle assez haut au-dessus du camp. Des automitrailleuses, visibles d'assez loin, approchaient du camp conduites par des noirs américains. Aussitôt les fusils ont été sortis de leur cachette et distribués aux camarades qui en avaient assurés le montage et la récupération. Toute une petite troupe de volontaires au courant de cette discrète organisation se sont rassemblés en vue d'une opération de défense et en vue de la mise en exécution des ordres donnés par Hitler.

Heureusement, aucune exécution n'a eu lieu. Les S.S.,casernés autour du camp dans les miradors, se sont enfuis avant l'arrivée de l'armée de Patton et seulement 23 vieux gardiens S.S. sont restés et ont été faits prisonniers par notre groupe de Résistance.
Le général Patton n'a pénétré dans l'enceinte du camp que deux jours après l'encerclement du camp par ses soldats. Toutes les issues du camp étaient bien gardées par des noirs américains avec interdiction formelle d'en sortir. Un déporté russe, ayant voulu enfreindre les ordres en sortant du camp, fut abattu à coup de fusil malgré les somations du soldat en faction.

Pendant les deux jours ou nous étions encerclés par la troupe de Patton et ou les 23 derniers gardiens S.S. étaient enfermés dans une prison de fortune, il a fallu se défendre contre les déportés russes mongols. En effet, ceux-ci nous menaçaient avec des couteaux fabriqués avec des bouts de ferraille pour nous voler le pain de nos poches et tout ce que nous pouvions avoir en réserve.

Enfin, le Général Patton pénètra dans le camp, suivi de ses officiers d'ordonnance et d'un capitaine Français interprète. La première découverte a été la fosse commune où des centaines de cadavres,englués dans de la chaux vive, gisaient sous ses yeux, ensuite visite du four crématoire autour duquel attendait un tas de cadavres pour être crématisé. Empilés complètement nus les uns sur les autres, on comptait environ une cinquantaine de cadavres littéralement décharnés. C'est ainsi que les américains présents,exprimant leur sentiment d'horreur, voulaient savoir si le peuple allemand était au courant et ils voulaient qu'une cinquantaine d'allemands soient obligés de défiler devant ce spectacle.

Les 23 soldats allemands, que nous avions capturés, ont été pris en charge par l'armée Patton, il s'agissait de vieux soldats dont une partie avait fait la guerre 14/18. Les S.S. plus jeunes de l'unité toten kop (tête de mort) se sont enfuis à travers la forêt après avoir abandonné les tenues militaires pour reprendre les tenues civiles juste avant l'arrivée des américains, sacrifiant leurs vieux soldats contraints de rester au camp.

Notre camarade **Roger BELLON** (des laboratoires R. Bellon) parlait l'Anglais facilement et ainsi réussissait à être introduit auprès du Général Patton et à obtenir l'autorisation de rassembler les Français déportés comme résistants mais pour en avoir la certitude, exigeait la preuve d'un engagement à Londres ou l'un parrainage de deux témoins résistants authentiques.

Très lié avec Roger Bellon depuis bien des années avant la guerre, il m'a été demandé de recruter les camarades résistants mais au maximum 15 pour être libéré de suite et très discrètement. Le lendemain de l'entrée des soldats américains dans le camp, nous avons eu la surprise de voir arriver dans des voitures civiles particulières quatre officiers Français d'aviation. Il s'agissait tout simplement de quatre anciens officiers de réserve de l'armée de l'air, ayant revêtus la tenue militaire, engagés dans la Résistance et suivant l'armée Patton dans le but de retrouver des membres de leur famille et des camarades déportés dans le camp. C'est ainsi que quinze camarades recrutés par moi ont pris place dans les voitures des quatre Français plus une camionnette de l'armée américaine et ont été conduits à **EISENACH.** où un détachement militaire français occupait avec les américains la ville, les bâtiments municipaux, les usines, et tout un casernement.

Les conditions physiques dans lesquelles nous étions nous obligeaient à être très prudent sur la nourriture surtout en quantité. Les camarades, qui n'ont pas respecté cette règle de prudence, ont été très malades et nous avons dénombré six cas de dysenterie qui ont valus le transport à l'hôpital de fortune installé par les troupes américaines.

Après deux jours de repos et de transformations vestimentaires car nous étions arrivés en pyjamas rayés de bagnards, nous nous sommes à nouveau habillés en soldats américains.

Pris de remords en pensant que nous n'avions pas eu la possibilité de sortir du camp tous les camarades français avec lesquels nous étions journellement et avec lesquels nous partagions les durs travaux et les privations, Roger Bellon et moi-même décidions de tenter de faire sortir encore une dizaine de camarades du camp de Buchenwald. La camionnette de l'armée qui avait servie pour notre première sortie se trouvait libre, à notre disposition avec un chauffeur militaire français, ceci afin d'éviter de demander à nouveau à l'officier supérieur américain (désigné par le général Patton pour garder le camp). Des consignes très strictes avaient été données pour que personne ne sorte sans avoir été examiné par le service sanitaire et vérifié par le service de police.
Donc il ne s'agissait pas de sortir les camarades du camp aussi facilement que cela paraissait.

Mais moi, qui avait travaillé au garage SS tout à fait à l'opposé de l'entrée du camp à deux kilomètres en arrière, je connaissais une sortie qui aurait pu être utilisée car il s'agissait d'une grande barrière qui n'était pas électrifiée et qui aurait pu à la rigueur être ouverte par nos soins.

Le magasin d'habillement militaire d'Eisenach mis à notre disposition, nous a permis d'endosser un uniforme de lieutenant, et avec un casque et un révolver à la ceinture, nous sommes retournés au camp, le planton noir américain, à la vue de nos galons nous a laissé rentrer et nous avons rangé la camionnette parmi les autres véhicules allemands qui étaient là. Je suis allé dans les baraquements prévenir les camarades que nous avions sur une liste préparée par Bellon et moi-même avant de partir. Botté, casqué et affublé de l'uniforme américain, je n'ai pas attiré l'attention des soldats pour la plupart des noirs américains qui patrouillaient ou gardaient les issues du camp.

Il a fallu faire le recrutement de dix camarades assez difficilement et surtout très discrètement de bouche à oreille en les priant d'aller un à un à la tombée de la nuit vers la camionnette cachée parmi les autres camions et tanks SS là-bas près du garage. Il n'aurait pas fallu que les autres déportés, qui restaient dans l'attente de la libération, s'aperçoivent du trafic.

Arrivés à Eisenach et après avoir été bien traités et même gâtés par l'armée américaine, nous avions une seule pensée et un seul espoir ; **le retour en France.**

Renseignements pris auprès des autorités militaires, le rapatriement se fera par chemin de fer mais seulement dans quelques jours après visite médicale et toutes dispositions sanitaires effectuées.

Cette solution, ne nous satisfaisant pas, nous décidions de réquisitionner des véhicules automobiles parmi la population et de mettre sur pied un convoi prenant la direction de la France.

La réquisition s'est avérée quelque peu difficile, sur presque toutes les autos plus ou moins cachées et garées dans des hangars manquait soit la batterie d'accumulateur, soit le delco, tous ces accessoires ayant été enlevés pour éviter la saisie par l'armée.
Mais à force de persévérance et d'autorité, pour ne pas dire même de menaces, les accessoires cachés sont sortis de leur cachette et en ce qui me concerne en ma qualité d'électricien auto, j'ai eu vite fait de tout remettre en ordre d'autant plus que j'ai été aidé par un camarade mécanicien bien décidé comme nous tous de rentrer en France le plus tôt possible.

En ce qui concerne le carburant, nous ne pouvions compter que sur l'armée américaine, qui d'ailleurs a consenti à nous remettre vingt litres par véhicule en état de marche. Bien sûr, la quantité de vingt litres ne suffisait pas pour faire le parcours envisagé et il nous a fallu trouver une astuce pour nous en procurer davantage.

C'est alors que nous avions remarqué en faisant les essais de nos véhicules remis en état de marche, qu'à la sortie de la ville d'Eisenach, les militaires américains ramenaient le soir juste avant le couvre-feu, et à la tombée de la nuit, des filles allemandes avec lesquelles ils venaient de passer des heures passionnantes à la campagne. Le commandement américain interdisant aux militaires de monter à bord des véhicules, tout civil quelqu'il soit masculin ou féminin, nos braves soldats faisaient descendre leurs petites amies à deux kilomètres du centre où se trouvait le quartier général.

Or le soir, il suffisait de se trouver avec nos véhicules à la descente du sérail féminin pour que les soldats, compatissants pour leurs passagères, nous demandent de faire le relais c'est-à-dire de transporter ces créatures à leur domicile. Bien nous en a pris d'accepter mais à la condition de nous remettre un jerrican d'essence au minimum et en compensation.

Bien entendu, aussitôt en possession de l'essence et aussitôt les véhicules américains repartis, nous avons laissé les filles de joie repartir à pied et en les menaçant de représailles lorsqu'elles avaient l'air de contester notre décision.

Notre petit stock de carburant constitué nous permettait de mettre en route douze véhicules.
La réserve de vivres a été facile à faire avec les boîtes de conserves obtenus gentiment près des militaires français et américains.

La caravane était constituée ainsi : en tête, Roger Bellon dans une superbe BMW sport et ses trois passagers, en queue moi-même dans une Mercedès, à mes côtés le Docteur Ellen Bogen, Jean Najac et Jean Gallon. Chaque conducteur de véhicules était muni d'une carte de notre fabrication mentionnant les grands axes et la direction de la frontière Française et un point de ralliement que nous avions fixé avant le départ.

Heureusement car retardés dans le voyage à cause d'un dépannage qu'il a fallu faire sur une opel occupée par quatre camarades, nous avons pris trois heures de retard sur le convoi qui a été stoppé à Francfort (point d'arrêt obligatoire, l'armée américaine ayant établit des barrages à cet endroit et ne laissant passer aucun véhicule de l'autre côté c'est-à-dire en direction de la France).

A ce barrage frontalier provisoire, établi par l'armée américaine, nous sommes rentrés en relation avec un commandant Français qui assistait l'armée américaine probablement comme interprète et qui nous a fait savoir que plusieurs véhicules civils utilisés par des déportés Français étaient passés de l'autre côté des barrières mais que leurs véhicules étaient confisqués (ordre de l'état major de l'armée) que les occupants étaient repartis dans des hôtels de la ville réquisitionnés, qu'ils devraient obligatoirement passer un contrôle sanitaire, visites médicales pour ensuite être rapatriés par chemin de fer, voire même par avion si possible.

Munis de ces informations et après une 1/2 heure de réflexion, mes trois passagers et moi-même décidions de tenter coûte que coûte de rentrer de suite en France donc de poursuivre notre route et de ne pas passer les barrières pour se voir confisquer nos véhicules c'est-à-dire notre Mercédès.

Nous avions appris que les régions conquises et occupées étaient divisées entre les secteurs Français, Anglais, Américains, Russes, et qu'il y avait un secteur Français à **Spire** à peut-être une cinquantaine de kilomètres. Pour accéder à ce secteur Français, il était nécessaire de suivre la frontière dans la zone Américaine jusqu'au point où il serait possible de passer du côté Français sans être intercepté et arrêté par les américains au passage.

Le hasard a voulu qu'une colonne motorisée américaine se trouve sur notre route et comme la plupart de nous étions habillés avec des uniformes de l'armée, nous nous sommes glissés dans le convoi et par bonheur, celui-ci a passé la frontière en pleine nuit sans nous inquiéter et sans que quiconque s'en aperçoive!!!

Aussitôt pénétrés en zone Française, nous avons atteint la ville de Spire à quatre heures du matin. En arrivant au centre de la ville, des soldats Français en arme patrouillant la nuit nous ont arrêtés et conduis au poste de police militaire comme s'ils en avaient la consigne pour tous véhicules circulant sans laissez-passer.

Au poste de police, un brave sergent Français, venant d'apprendre que nous étions d'anciens déportés de Buchenwald, s'est mis "en quatre" pour nous rendre tous services qui nous seraient utiles mais nous a fait savoir qu'il avait reçu des ordres formels de l'autorité militaire consistant à réquisitionner les véhicules automobiles et à conduire les prisonniers ou déportés dans des hôtels réquisitionnés et aussi à les invités à se rendre à l'hôpital le plutôt possible pour être examinés médicalement et recevoir tous les soins sanitaires nécessaires et obligatoires. Ensuite, ils seraient rapatriés par fer dans huit jours environ.

Notre sergent de service nous a gentiment accompagnés jusqu'à un hôtel où nous devions nous reposer pour être en forme car dans quelques heures, nous devions nous présenter avec la Mercédès au quartier général.

Nous avons remercié chaleureusement le brave sergent et dès qu'il fut reparti à son poste, nous nous sommes encore une fois consultés à savoir si nous en restions là. Non, nous sommes trop près du but et trop près de notre patrie pour abandonner.

Et à quatre heures environ du matin, peut-être à quatres heures trente, alors qu'il ne faisait pas encore jour, nous décidions de poursuivre notre route, toujours affublés d'une veste militaire avec les grades de lieutenant.
La sortie de la ville de Spire a été facile, tout le monde dormait, pas un être vivant dans les rues mais à quelques kilomètres, nous apercevions dans nos phares une barrière constituée par un simple poteau installé en bascule en travers de la route avec de chaque côté, un militaire Français. Obligés de stopper, nous interpellions ces sentinelles en leur demandant d'ouvrir la barrière. "Avez-vous un laissez-passer?", nous demanda t-on. Réponse : "Inutile, nous sommes une voiture d'avant-garde, chargés de préparer le campement, le gros de la troupe est derrière nous avec le colonel en tête".

Ces braves et jeunes bidasses,encore à moitié endormis, se regardent et haussant les épaules prennent la décision de nous ouvrir la barrière, persuadés que nous étions en règle, peut-être que l'uniforme,dont j'étais affublé portant deux galons de lieutenant, leur a donné confiance.
Et nous voilà donc repartis à toute allure en direction de la France au petit jour. A quatre kilomètres plus loin, nous apercevions encore, sans très bien distinguer, deux hommes en uniforme ressemblant à des gendarmes munis de lampes électriques de poche, faisant signe de stopper. Mais avec notre envie d'arriver au plus vite et sans réfléchir un instant au risque que nous courrions, nous décidions subitement de ne pas ralentir et au contraire, de foncer et de forcer le barrage. Heureusement, pas d'obstacles matériels en vue et de crainte d'essuyer des coups de feu par les deux gendarmes, les trois camarades, en dehors du conducteur, prirent l'initiative de se coucher ou plutôt de se recroqueviller au plus bas en cas de fusillade. Heureusement, aussitôt après le barrage en question, nous trouvions un virage nous mettant à l'abri des tirs éventuels.

A la vérité, nous n'avons entendu aucun coup de feu mais nous avons encore accéléré la vitesse devant la crainte d'être poursuivis. Après ces forfaits, nous commencions malgré tout à réfléchir aux conséquences et aux risques que nous avons encourus et c'est alors que nous primes en commun une décision.

A la prochaine grande ville, il faudrait se procurer de la peinture blanche et rouge, un pinceau pour déguiser notre véhicule en ambulance croix-rouge devant, derrière et sur les deux côtés, un camarade mettrait un brassard croix-rouge et un autre, un bandeau autour de la tête. Avec ces transformations et déguisements, la traversée des localités se faisait sans encombre. Nous n'avions pas besoin de nous arrêter pour manger, ayant à bord des conserves en réserve. Notre petit stock d'essence nous a permis d'arriver jusqu'à Fontainebleau et deux camarades, habitant la région Parisienne c'est-à-dire le Docteur ELLEN-BOGEN et Jean GALLON, nous ont quittés pour rejoindre Paris par le train. Il ne restait donc plus que Jean NAJAC et moi-même pour continuer le voyage jusqu'à Tours mais n'ayant plus d'essence, nous sommes allés à une station qui en distribuait un peu mais avec des tickets bien entendu.

Le brave pompiste, n'ayant pas eu l'idée de nous demander si nous avions des tickets, nous remplissa le réservoir. Au moment de payer, nous lui faisions part de nos regrets de n'être pas munis de ces tickets d'essence sortant de Buchenwald. Notre pompiste, interloqué et plutôt inquiet à la vue de notre allure et de notre comportement, nous laissa partir sans hésiter.

Nous voici donc arrivés à Tours sans aucun ennui mécanique, le camarade Najac a contacté sa famille par téléphone à Châtellerault pour qu'ils viennent le chercher, se trouvant trop fatigué pour aller plus loin. Inutile de dire avec quelle joie je retrouve ma femme à demi paralysée par suite d'une hémiplégie du côté droit et habitant provisoirement chez des amis chez les Berthier à l'école Rabelais de Tours.

Dès le lendemain, mon premier travail consistait hélàs, à prendre contact avec les veuves de nos camarades de la région et décédés dans les camps soit à Auschwitz, soit à Buchenwald. J'étais satisfait d'avoir à ma disposition une Mercédès que j'utiliserais pour tous mes déplacements jusqu'au jour où passant sur le pont de la Loire, je suis arrêté par deux gendarmes à moto qui m'encadrent et m'intiment l'ordre de me diriger vers la gendarmerie, Avenue Grammont.

Entré dans la cour, le portail se referma sur moi et je fus prié de présenter mes papiers personnels ainsi que ceux de la voiture. Malgré mon indignation d'être traité de la sorte et après leur avoir expliqué ma libération de Buchenwald, je fus soupçonné d'être un fabulateur et peut-être même un nazi échappé d'Allemagne. Evidemment, la voiture avait des numéros allemands bien entendu et paraît-il des numéros de la gestapo. Le jeune lieutenant de gendarmerie ne fut pas convaincu de mes explications. C'est alors qu'arriva, après cet interrogatoire, un maréchal des logis chef gendarme plus âgé, qui m'avait connu avant mon arrestation et dès qu'il m'aperçut, se précipita vers moi pour m'embrasser.

Il me raconta combien il avait été peiné d'apprendre mon arrestation et s'adressant à son chef, le jeune lieutenant : "Mon lieutenant, surtout laissez tranquille Gaston Papin, c'est un résistant authentique de la première heure et que je connais depuis longtemps." Abasourdi, ce jeune lieutenant, devant ce spectacle, ne savait plus comment se comporter pour être excusé de son interrogatoire à la suite de mon arrestation.

C'est ainsi que j'ai appris que les numéros d'immatriculation de la voiture étaient des numéros officiels réservés à la Gestapo et que c'est pour cette raison que ces braves gendarmes m'ont arrêtés.

Me voici donc revenu à mes ateliers, rue d'Entraigues, où ma secrétaire a tenu les bureaux et magasins ouverts pour éviter l'occupation par les Allemands et celle-ci m'apprit que les bâtiments, ateliers et garages avaient été en partie détruits par un bombardement aérien Anglais ou Canadien.

Devant cette situation et en raison du trafic extrêmement ralenti des autos dû au manque d'essence, il n'y avait aucune urgence à remettre en route le commerce de pièces détachées et accessoires auto. Je m'étais donc occupé des veuves de déportés et aussi de mes camarades rentrés en état de santé précaire. Avec le Docteur Leccia de Tours, nous avions mis sur pied immédiatement l'association des rescapés des bagnes nazis. Tous les déportés n'étaient pas des résistants ni des victimes des nazis.

A Buchenwald, j'ai constaté la présence de délinquants, de criminels homosexuels etc... Dans notre association des rescapés des bagnes nazis, nous acceptions tous les déportés sans distinction mais à la condition de remplir une fiche d'état civil et de renseignements précis sur la cause de l'arrestation et de la déportation.

Le but de notre amicale était surtout d'être informés sur les décès connus dans les camps par les rescapés, de faire pression sur le gouvernement provisoire pour secourir financièrement les veuves de nos camarades, de faire des conférences dans les communes d'Indre-et-Loire sur la déportation, suivies de quêtes effectuées par des déportés et dont les fonds recueillis seraient aussitôt distribués aux veuves de déportés nécessiteuses. Les noms de Madame FOURNIER, déportée d'Auschwitz et de Madame BES, plus connue sous le nom de jeune fille, Germaine BARTHE, sont à mettre à l'honneur pour leur exceptionnel dévouement. Des chèques assez importants arrivaient à notre association, émis par des commerçants ayant gagnés beaucoup d'argent avec l'armée d'occupation.

Mais notre président, le Docteur Leccia, intéressé par la politique et candidat sénateur, refusa de les accepter et les renvoya à leurs émetteurs qui pourtant se considéraient comme bienfaiteurs à pardonner.

Notre association uniquement départementale a duré à peine deux ans, les adhérents sont allés s'inscrire dans la fédération nationale des déportés et internés qui s'est constituée après nous.

Cette fédération dénommée F.N.D.I.R.P. (Fédération Nationale des déportés résistants et patriotes) a été constituée par Marcel PAUL, ancien déporté à AUSCHWITZ et BUCHENWALD, conseiller général communiste, arrêté et déporté comme tel par suite de propagande communiste.

Cette association était de ce fait en majorité communiste. Beaucoup de déportés de Buchenwald n'étaient pas d'accord d'une part avec la constitution de la FNDIRP, et d'autre part avec le comportement de Marcel Paul à Buchenwald. Mécontents, ils ont donc aussitôt créé une autre fédération comprenant uniquement des déportés et internés résistants d'où Fédération Nationale des déportés et internés Résistants. (F.N.D.I.R.)

La direction de Paris m'ayant demandé de constituer la section Départementale d'Indre-et-Loire, j'en ai donc assuré la présidence pendant quinze ans.

Secondé par des secrétaires dévouées et bénévoles, anciennes déportées de Ravensbrück, j'ai déjà cité Melle Germaine Barthes et Mme Roux Bizien, nous avons préparé tous les dossiers médicaux de réforme et de pension d'invalidité des déportés et internés qui nous le demandaient sans compter les nombreuses démarches effectuées à Paris au ministère des Anciens Combattants.

Nous étions persuadés que nous pourrions agir sur les élus, députés, maires, conseillers et autres pour punir et démasquer les traîtres, dénonciateurs et collaborateurs mais nous nous sommes aperçus que nos camarades résistants, attirés par la politique, s'étaient rendus compte que pour être élus, il était nécessaire de compter sur les voix des anciens collaborateurs bien plus nombreux que les résistants et bien sûr en majorité.

A peine, étions-nous revenus de déportation que nous constations la présence d'un cirque, Place de la Gare, qui s'intitulait cirque de la Résistance. Or, le propriétaire directeur de ce cirque recevait chaque semaine à déjeuner les agents de la gestapo de Tours, ~~et le maire de Tours, issu de la Résistance, a été consentant pour ce titre et aussi pour l'installation de ce cirque, Place de la gare à Tours~~.

Des grossistes en accessoires automobile ont livré aux allemands des quantités considérables de matériel et pièces détachées et ont fait des bénéfices de plusieurs centaines de millions de francs. L'armée d'occupation, ne trouvant que très peu de matériel lors de ses réquisitions dans les magasins, les établissements Loiseau et Cie de Tours ont mis sur pied avec deux associés sur Paris une centrale d'achat et de vente qui avait pour but d'acheter à n'importe quel prix et dans toute la France du matériel et accessoires que Les Ets Loiseau revendaient aux allemands avec des bénéfices importants. Un employé comptable,qui a travaillé pendant toute la guerre dans cette maison, écoeuré de voir à quel point son patron a collaboré avec l'Allemagne nazie, a photocopié les documents prouvant l'ampleur du trafic et les bénéfices considérables réalisés. Plus de 500 millions de francs de l'époque (anciens francs) sont rentrés dans les caisses de Loiseau.

Cette société Loiseau et Cie, qui avait créé à Paris un bureau "Interautag" avec deux associés collaborateurs nommés Jay et Dochetermann, offrait à l'armée d'occupation toutes les pièces détachées auto et industrielles dont elle avait besoin et que, moi, je trouvais stockées dans les magasins du garage SS à Buchenwald.

Cette société Loiseau à Tours n'a jamais changé de direction et avec une petite amende de deux millions d'anciens francs, n'a eu aucune autre sanction pénale. Malgré ma nomination de juge assesseur au tribunal de la collaboration économique et du marché noir, il m'a été impossible d'intervenir, étant considéré comme concurrent dans la même profession. Mais j'ai appris qu'à la suite de ce jugement, un ancien chef de maquis a été engagé comme directeur adjoint avec contrat de longue durée et un salaire très important, à condition qu'il apporte de fausses preuves que Loiseau aurait rendu service au fameux maquis, soit avec du matériel, soit avec tout autre chose. Tous ces documents de collaboration photocopiés sont en ma possession ~~et seront remis à la Bibliothèque Nationale~~.

Et combien d'autres collaborateurs avec l'armée d'occupation ont passé à travers le filet de la répression, je possède dans mes archives un dossier de témoignages que l'on n'a jamais voulu prendre en considération pour des raisons politiques. Nos résistants politiques de Libé Nord, mouvement en majorité de tendance socialiste,qui ont réussi à échapper à la gestapo, se sont rués à la libération sur les principaux postes administratifs, Préfecture, Mairie, Police, Presse, radio, etc... Ils ont préparé également leurs futures élections, législatives et municipales.

Dès le début de la libération, c'est-à-dire dès le départ de la ville du dernier soldat allemand, un comité de libération a été constitué avec les résistants socialistes et radicaux socialistes en majorité, à part quelques braves non politisés qui se dévouaient à la remise sur pied des administrations et sans aucune arrière-pensée politique. Ceux-ci étaient très rares et ont démissionné par la suite.

Et ces braves non politisés, s'apercevant que la couverture était tirée à l'inverse de leur côté et devant l'ingérence du parti socialiste qui s'était octroyé le plus intéressant comme la presse dans le journal local, La dépêche de Touraine, établissement de bureau de propagande rue Nationale, ont quitté le comité avec un peu d'amertume et sont retournés à leurs occupations professionnelles.

Les déportés, rentrés avec six à sept mois de retard sur la libération de leur cité, ont constaté que toutes les bonnes places étaient prises, que les actions ou parts de société,constituées pour l'Expropriation de la Dépêche et la mainmise sur la presse en baptisant la Nouvelle République, ont été distribuées, une petite part aux ouvriers et la plus grosse part aux responsables des partis politiques de gauche.

Malgré les souffrances et les tortures que nous avions endurées, et pour éviter de "lâcher" leur nom et leur adresse, il nous a été répondu qu'en ce qui concerne les bons, les actions et les participations, nous arrivions trop tard, tout était distribué.

Malgré la pénurie de logements et de magasins du fait des bombardements aériens qui avaient détruit une partie de la rue Nationale, les bureaux d'accueil et de propagande socialiste ont été accaparés par nos résistants politisés pour préparer leur future élection en plein centre de la ville.

Mais l'association des déportés résistants n'avait comme possibilité de logement qu'un bureau mis à la disposition par les Ets Papin et Cie, la ville n'ayant rien à nous offrir!!!

Je ne voudrais pas être médisant et faire de l'anti-socialisme, étant moi-même un ancien socialiste, mais comment ne pas être écoeuré de voir le comportement de mes anciens camarades de résistance, adhérents à ce parti.

A la suite de ce que je viens d'écrire, on pourrait me demander pourquoi je n'ai pas réagi publiquement à l'époque en question. Et bien, il faut savoir que je suis rentré de déportation le 15 Avril 1945, et là j'ai trouvé une épouse hémiplégique (paralysée d'un côté) hébergée chez des amis instituteurs à Tours.

Mes ateliers et magasins, 14 rue d'Entraigues, ont été sinistrés à la suite du bombardement de 1944, plus de matériel et d'outillage pour retravailler.

Huit jours après mon arrivée, mon père décède d'un cancer à St Antoine du Rocher donc enterrement de celui-ci. Quelques jours plus tard, suite à une cure à Royat (sur conseil des docteurs-généralistes et Cardiologues de Paris), mon épouse décède également à Ganges dans l'Hérault où il était indiqué de se reposer. Donc, l'inhumation a lieu sur place dans l'attente d'une inhumation un an plus tard dans le caveau de famille à Pontlevoy.(Loir-et-Cher)

Tous les deux jours, je faisais également des conférences dans les communes d'Indre-et-LOire sur les camps de concentration avec Mme Fournier, rescapée d'Auschwitz. Et ceci, comme je l'avais dit plus haut, pour essayer de donner aux veuves de déportés, quelque subside dans l'attente d'une indemnisation du gouvernement, puis d'une pension.

Pendant toutes ces absences de mes ateliers et de mon commerce, mon représentant, ancien prisonnier de guerre, était occupé à préparer le dossier de dommages de guerre, inventaire, recherche de documents, etc... et à seule fin d'établir un dossier pour l'administration.
Les dommages de guerre, qui se chiffraient à environ cinq millions de francs, ne m'ont jamais été réglés, étant contestés par l'administration sous prétexte qu'à la suite du sinistre, c'est-à-dire en 1944 alors que j'étais à Buchenwald, le constat par huissier obligatoire n'a pas été effectué en son temps. Mon épouse, paralysée, n'a pas eu la possibilité d'intervenir car elle se trouvait à cette époque chez ses parents à Pontlevoy.

Les employés de cette administration m'ont répondu lorsque je leur ai dit que j'étais déporté à cette époque, que le règlement ne prévoyait pas ce cas de force majeure et que l'outillage et matériel manquant pouvaient être l'objet de pillages par des Français et pas obligatoirement par des Allemands.

Malgré mon retrait volontaire de juge au comité dépuration dans l'affaire Loiseau, j'ai dû subir quelques années plus tard, une attaque en règle de mes concurrents.

Les Ets Loiseau et Cie, accessoires autos en gros, ont été les premiers à vouloir déstabiliser mon affaire d'accessoires autos en soulevant mon personnel (magasinier, voyageur de commerce) à coups de super salaires. Les émoluments proposés étaient tellement élevés que j'aurais été dans l'impossibilité de garder ces employés. Ceux-ci,que j'avais depuis longtemps formés dans des spécialités de vente, ont été unanimes pour me dire qu'ils regrettaient beaucoup leur départ, mais que devant une telle augmentation de salaire (reconnue par eux-mêmes comme anormale et tendancieuse), ils ne pouvaient qu'en profiter.

Il m'a fallu donc prendre la route pour remplacer mon représentant et aller visiter ma clientèle de garagistes le jour, rentrer tard et préparer les expéditions la nuit.

J'ai remplacé le magasinier que j'avais depuis dix ans (qui a débuté chez moi comme apprenti à quatorze ans), par un ouvrier spécialiste électricien automobile retiré de l'atelier et difficile à remplacer.

La situation de l'entreprise devenait de plus en plus difficile par ce changement de personnel et par la concurrence farouche que je rencontrais avec cette association des trois grossistes concurrents et collaborateurs. Ceux-ci étaient tout à fait décidés à couler mon affaire. Il s'agissait des Ets Loiseau et Cie, Ducrocq et Tessier, et des Ets Parâtre et Cie.

D'autant plus que par malchance en qualité de vice-président du club d'Aviation, j'ai eu à démêler des transactions douteuses et condamnables du président Parâtre avec les dotations en carburant pour avions pendant la période 39/45 et ceci sur demande de la Chambre de Commerce de Tours qui m'avait demandé de bien vouloir enquêter sur cette affaire.

Heureusement pour moi, de bons amis m'ont soutenu dont Mr Henri POTEZ, le fabricant d'avions dont j'avais fait la connaissance pendant la période de l'Aviation Populaire. Tout en continuant en association avec Block Dassault la fabrication d'avions à Argenteuil, Henri Potez a entrepris dans son usine à Dreux la fabrication de poêles à mazout (licence Américaine Colman). Me sachant perturbé dans mon affaire d'accessoires autos, il insista pour que je lance le poêle à mazout Potez dans quatre départements limitrophes et l'Indre-et-Loire.

En 1949, le poêle à mazout était totalement inconnu et pour lancer ce mode de chauffage, beaucoup de publicité était nécessaire et surtout il était obligatoire de procéder à l'installation chez chaque usager attendu qu'aucun chauffagiste ne voulait et surtout ne savait pas les installer. Par conséquent, j'ai dû faire un stage à l'usine Potez pour procéder aux premières installations.

Les premiers clients étaient tellement septiques que les poêles étaient installés à l'essai et payables qu'après quinze jours de fonctionnement.

Le démarrage a été vraiment spectaculaire mais la somme de travail était importante. Levé à cinq heures du matin pour préparer les commandes d'accessoires pour le peu de clients qui restaient en automobiles, j'installais les chauffages de neuf à vingt deux heures et sur les cinq départements avec formation d'ouvriers installateurs.

La plus importante vente au début était sur Tours et les environs. Fort heureusement, car le fuel domestique (ou mazout) était de très mauvaise qualité au début. Au bout d'un mois de fonctionnement, les appareils étaient encrassés et avec les tuyauteries bouchées jusqu'à l'arrêt du fonctionnement. Il a fallu constituer une équipe d'ouvriers spécialisés éduqués au décrassement. Ce fuel domestique nous était livré par la raffinerie de Donges près de Nantes et était de qualité absolument infecte. Ayant appris que la raffinerie de Gravenchon (Société Mobil) à Rouen fournissait un produit nettement supérieur, bien m'en a pris d'aller faire l'acquisition d'une grande citerne d'occasion de 25000 Litres, une citerne réformée de la SNCF, et qui était à Angers, pour l'installer dans la cour des ateliers, rue d'Entraigues. Ensuite, il a fallu procéder à l'achat d'un camion citerne de 3000 Litres avec distributeur compteur afin de pouvoir distribuer le carburant à la clientèle.

A partir de cette nouvelle entreprise de distribution, tout a fonctionné normalement et il était temps de réagir car les utilisateurs étaient très mécontents malgré les dépannages gratuits que nous leur assurions.

Deux ans après nos premières installations, un concurrent sérieux en fabrication dénommé Airflam est venu sur le marché avec en plus la fourniture d'un générateur à air chaud. Mais Potez, ayant lui aussi mis en fabrication des mêmes appareils, avait suffisamment d'avance pour que nous soyons toujours les premiers en chiffre d'affaires. Grâce au bon fonctionnement et à la publicité, les chauffagistes se sont décidés à installer et vendre nos appareils Potez et il suffisait de les visiter régulièrement et de former leurs ouvriers pour la mise en place et pour le réglage. Par la suite, le générateur à air chaud a été le plus dur à lancer sur le marché car à chaque installation prévue, il était nécessaire de se déplacer pour établir un plan d'installation des gaines et bouches d'air chaud, la première mise en marche et le réglage. Tous ces déplacements, souvent assez loin, étaient gratuits.

Pour aller chercher les poêles et les générateurs à air chaud à l'usine de Dreux, j'ai fait l'acquisition d'une remorque agraire de six mètres de long pour l'adapter derrière la Mercédès que j'avais ramenée de Buchenwald. A chaque voyage je ramenais soixante appareils car j'en profitais pour me mettre au courant à l'usine sur les nouvelles fabrications.

Ce mode de transport était irrégulier, en effet le règlement exige que la remorque et le véhicule ne dépassent pas 1900 kilos faute de quoi, il obligeait le chauffeur a avoir un permis poids lourd. Lorsque la trésorerie a été meilleure, j'ai enfin décidé l'achat d'un fourgon J7 Peugeot qui a permis la livraison des appareils mazout avec plus de facilité.

Tout a fonctionné normalement jusqu'en 1959, le chiffre d'affaires et le bénéfice étaient convenables. Mais la santé se dégradait, l'effort fourni,pour assurer avec les moyens restreints et sans aucun emprunt financier, a été au-dessus des forces et possibilités physiques normales d'un individu moyen. D'autant plus qu'il a fallu subir entre-temps deux opérations chirurgicales sérieuses.

La première a eu lieu dans la clinique des Dames Blanches à Tours (obstruction intestinale), opération bien réussie par le chirurgien mais faute de soins sérieux par le personnel, j'ai eu une éventration importante. Le docteur Roy de la Clinique Velpeau a été obligé de procéder à une deuxième intervention pour remettre tout en place, mes intestins sortant de l'abdomen.

Au Mans où j'avais installé un atelier et un magasin de vente des appareils Potez pour le département de la Sarthe, une employée comptable et un ouvrier qualifié de Tours avaient accepté de diriger et d'assurer le fonctionnement de cette petite affaire.

La présidence de la section des anciens déportés résistants d'Indre-et-Loire m'ont fait désigner d'office à la commission d'homologation des anciens déportés qui se réunit plusieurs fois par an à la Direction du Ministère des Anciens combattants pour la délégation départementale, rue de l'Hospitalité à Tours.

J'ai été également désigné à la commission préfectorale des anciens combattants volontaires de la Résistance, rue Lavoisier c'est-à-dire par l'office des anciens Combattants.

J'aurais pu bien sûr démissionner de ces occupations mais possèdant tous les documents de résistance et ne voulant pas m'en séparer, je continue toujours à assurer cette fonction.

Et puisque j'ai abordé ce sujet, je vais en profiter pour témoigner des anomalies et des difficultés constatées dans l'administration.

Lorsqu'un ancien déporté ou interné d'Allemagne ou d'Espagne demande à la direction des anciens combattants et victimes de guerre d'être homologué comme résistant, il dépose un dossier comprenant des attestations obtenues soit par le chef de réseau, soit par le liquidateur du réseau, ou soit par des témoins valables et anciens résistants, eux-mêmes ayant été homologués. Pas de problème si tout est réel et non mensongé mais malheureusement, les attestations faites par des anciens et véritables résistants sont quelquefois sans valeur et faites par complaisance ou pour les besoins de la politique.

Pour ma part, j'ai détecté quelques cas litigieux. Par exemple, sachant que l'intéressé ou le demandeur avait été arrêté pour toute autre raison que pour la résistance, malgré les attestations de complaisance en sa faveur, j'ai demandé aux autorités responsables d'effectuer une enquête de gendarmerie.

Celle-ci m'a donné raison, j'ai eu l'occasion de demander au signataire d'une fausse attestation de résistance, la raison de sa conduite, et il m'a été répondu que le parti politique dont appartenait l'intéressé et lui-même l'avait mis en demeure de signer une pareille attestation, en l'occurence le parti communiste.

Les employés de l'administration et les membres de la commission ne sont nullement en cause et sont tenus de juger sur pièce. Heureusement, au-dessus de cette commission départementale, il y a la commission nationale à Paris alertée dans les cas douteux et qui peut procéder à des enquêtes plus poussées.

Après avoir passé une commission de réforme réservée aux anciens déportés et ayant obtenu une pension d'invalidité à 100%, je décidais d'arrêter le commerce et l'artisanat en mettant en vente l'affaire de Tours mais comme j'avais constitué une Société à Responsabilité limitée (SARL) avec mon beau-frère et mon cousin, il s'agissait de céder des parts. Ces deux associés, qui n'avaient pratiquement pas de fonds importants dans l'affaire, ne possédaient que très peu de parts et étaient d'accord pour la cession de l'affaire de Tours.

Ayant remis à une agence de Tours la vente de l'affaire de la rue d'Entraigues, il m'a été présenté un ingénieur électricien de chez Thomson à Paris désirant s'installer à son compte en Touraine, la famille de sa femme étant propriétaire d'une belle demeure à Villedieu dans l'Indre.

Voulant être correct et ne pas décevoir ce monsieur, nous avons décidé ensemble qu'il resterait présent pendant un mois au magasin avant de conclure l'achat définitif des parts.

A noter que les parts comprenaient le fonds de commerce, le stock matériel électrique, le stock d'appareils à mazout, outillage, camion et surtout les bâtiments en toute propriété qui avaient été achetés par la Société en 1938 comprenant un particulier, deux étages en dur, magasin, bureaux, un atelier et un garage de 1000 m2 pouvant contenier 30 voitures. Le tout fut évalué pour un prix dérisoire de 28 millions d'anciens francs.

Au moment de la signature de la vente des parts en totalité, cet acheteur nous informe devant notre expert-comptable qu'il aurait voulu payer une partie "en dessous-de-table" soit 8 millions d'anciens francs afin de dissimuler une partie des taxes d'impôts. Mais cette somme en question devait être remise par le beau-père qui avait mis également en vente sa propriété depuis un mois donc il n'avait pas encore les fonds nécessaires. Par conséquent, il fallait attendre un mois au plus tard pour que tout soit réglé.

L'apparence de l'individu et le contact que nous avons eu avec le beau-père, ancien commerçant à Paris, nous ont fait bonne impression et nous avons accepté cette transaction en toute confiance.

Hélas! nous nous sommes trompés. Après trois mois d'attente, ne voyant toujours rien venir, l'acheteur, Monsieur Drux, ayant pris définitivement possession de l'affaire, fut interpellé par l'expert-comptable et moi-même. L'expert-comptable s'était chargé de rédiger l'acte de vente. L'acheteur nous répondit seulement que pour envisager le règlement de ce dessous-de-table, il fallait avant tout reconsidérer la question du stock, en quantité et en valeur.

Nous avons été surpris de cette attitude car l'inventaire avait été effectué en sa présence, de même que la valeur du stock pendant le mois qui a précédé la vente. Nous en avons déduit que ce monsieur Drux était tout simplement malhonnête et profitait de l'occasion pour déduire à son profit les 8 millions d'anciens francs qui lui restaient devoir. Bien évidemment, ce dessous-de-table n'était pas mentionné dans le contrat de vente, il n'y avait donc aucun risque d'être traduit en justice!

Heureusement, j'avais créé au Mans et en mon nom personnel, un magasin de vente et un atelier pour la distribution et la pose des appareils de chauffage à mazout Henri Potez vers 1956. Ce petit atelier et ce magasin étaient dirigés par une amie secrétaire détachée de l'affaire de Tours, il s'agit de Melle Hervé, assistée d'un ouvrier installateur spécialisé et formé à Tours. Ceci m'a permis de reconsidérer ma situation d'avenir au point de vue retraite et pécunière. La vente de l'affaire de Tours ne suffisait pas à assurer une retraite bien entendu.

A la suite d'un entretien que j'ai eu à Paris avec Henri Potez, j'ai appris que celui-ci envisageait d'arrêter la fabrication des appareils de chauffage dans un délai plus ou moins long, afin de se consacrer à un autre genre d'industrie. Puis, je fus convoqué au Mans chez Me Goupil, notaire, qui m'avait fait faire l'acquisition de l'immeuble où j'avais installé mon commerce et mon atelier, pour m'informer qu'un de ses clients Français mais vivant au Maroc, était intéressé par mon affaire pour son fils de 25 ans et que ce monsieur, pressé de repartir au Maroc, lui avait remis entre les mains un chèque de 23 millions de centimes correspondant à l'évaluation de mon affaire, bâtiment compris.

Et le notaire insista pour me dire que c'était la première fois dans sa vie professionnelle que pareille proposition de transaction se produisait et que l'affaire lui paraissait intéressante pour moi.

Après deux jours de réflexion et à la suite de ce que j'avais appris chez M. Potez, j'ai accepté de céder et même aux conditions de l'acheteur à savoir mettre son fils au courant de la vente et de l'installation pendant un mois.

Remis des opérations chirurgicales et me sentant en meilleure santé, je décidais de rechercher une représentation soit en chauffage mazout soit en électricité.

Je me suis donc rendu à l'exposition annuelle du chauffage à Paris, et là, je remarquais un stand alsacien qui présentait des appareils de chauffage mazout d'une technique nouvelle brevet allemand et d'une très belle présentation.

Le P.D.G. de cette usine, présent sur le stand, a répondu lui-même à ma demande de renseignements et à la suite de la conversation, m'a fait savoir qu'il venait de débuter cette fabrication à son usine d'Obernai dans le Bas-Rhin et qu'il cherchait des représentants qualifiés pour lancer la marque.

Après avoir divulgué mon curriculum vitae, un rendez-vous a été pris pour signer un contrat d'engagement. Comme il m'était impossible de me réinstaller en concurrence de mon acheteur, je ne pouvais que d'être salarié au service d'un employeur.

La région que je devais prospecter s'étendait tout autour de l'Indre-et-Loire soit cinq départements. La clientèle axée uniquement sur des revendeurs installateurs n'était pas spécialement composée d'anciens clients Potez mais de groupements d'achats et de gros installateurs de chauffage intéressés par la nouvelle technique du poêle à mazout à thermostat automatique et débutant en chauffage à air chaud.

Cette représentation a été pour moi une réussite compte-tenu des capacités professionnelles que j'avais acquis avec Potez. Le lancement de la marque ZAEGEL-HELD s'est avéré spectaculaire d'abord parce que j'étais connu comme un spécialiste et technicien du chauffage à mazout mais aussi par suite du service après-vente que j'assurais précédemment.

Dix mois environ après le début de ma représentation, j'ai assisté en compagnie du P.D.G. de l'usine et des douze autres représentants à un séminaire technique à l'usine allemande détectrice des brevets exploités par ZAEGEL-HELD en Alsace. Le P.D.G. ZAEGEL et le directeur ont constaté sans doute que parmi les douze collègues représentants, j'étais le seul capable de discuter technique efficacement avec les ingénieurs allemands délégués à cette réunion. Ceci a provoqué la proposition du grand patron de la firme à m'offrir un contrat d'inspecteur technique en échange de l'engagement de voyageur représentant que j'assurais depuis le début.

Il était certain que les autres collègues représentants embauchés par ZAEGEL n'avaient aucune formation technique et malgré qu'ils étaient tous de très bons vendeurs, se trouvaient en difficultés aussi bien pour instruire leurs clients au point de vue technique qu'au point de vue service après-vente.

Ce contrat consistait à assister et stimuler les autres représentants et en même temps à instruire et dépanner la clientèle des revendeurs, organiser des colloques, des réunions techniques dans les grandes villes ou 60 à 80 chauffagistes étaient invités à ces réunions suivies par un bon repas offert par l'usine.

Pour assurer les clauses de ce contrat, aucun fixe mensuel ne me serait donné mais un pourcentage de 2% sur le chiffre d'affaires réalisé dans les secteurs qui me seront désignés et qui correspondraient aux trois quarts de la France. Les frais de route et de représentations, réunions, banquets et autres étaient remboursés sur justificatifs.

A la suite de mes interventions et du service technico-commercial que j'ai assuré dans tous ces départements, le chiffre d'affaires de l'usine a été multiplié par 10, huit ans après, et les commissions qui m'étaient versées par l'usine étaient tellement substantielles, que M. ZAEGEL me fit savoir qu'il n'était plus possible de continuer sur ces bases et que je devais envisager ma mise en retraite dans les plus brefs délais.

Fin 1969, le contrat étant rompu, il s'agissait de préparer la retraite et de s'informer à quelle caisse des cadres l'usine ZAEGEL avait cotisé. A ma demande, je n'ai eu aucune réponse. Je me suis donc rendu à la caisse des retraites des représentants à Paris. Celle-ci m'a fait savoir qu'ils n'avaient eu aucun verserment de ZAEGEL-HELD mais que du fait qu'ils étaient soit négligents, soit répréhensifs, la caisse des cadres se chargerait de réunir la commission paritaire pour régler mon cas.

Quelques mois plus tard, le résultat ou plutôt la décision de cette commission consistait à définir l'appartenance de ma situation en regard avec le contrat qui m'avait été conclu avec l'usine. Tout en étant considéré comme un cadre assujetti au régime des retraites des cadres, je ne pouvais être bénéficiaire de la retraite de représentants et voyageurs et que l'usine ZAEGEL aurait du verser une cotisation à une caisse des cadres supérieurs. Cette affaire ne pouvait donc être règlée que par le conseil des prud'hommes.

La première audience eut lieu à Tours. ZAEGEL a été condamné à verser à une caisse telle que la C.R.I.C.A. (Caisse de retraite par répartition des ingénieurs, cadres et assimilés) tout l'arriéré correspondant à la durée du contrat et à moi-même une indemnité de rupture de plusieurs millions de centimes.

Cette condamnation paraissant trop sévère à ZAEGEL, la cour d'appel d'Orléans a de nouveau jugé que l'indemnité fixée par Tours était insuffisante et de plus a condamné l'usine à verser Dix sept millions de centimes soit cent soixante dix mille francs nouveaux d'indemnités plus les frais de justice et l'obligation de verser l'arriéré à la C.R.I.C.A..

Me voici donc à la retraite, je suis donc disponible pour prendre en charge l'entretien de ma maison de campagne et mon jardin de 3000 m2 avec 50 arbres fruitiers, je dispose de deux motoculteurs pour ce grand jardin.

Je ne compte plus les réunions d'amicales de la Résistance et de la déportation ou je suis toujours élu au conseil d'Administration de l'Amicale CND Castille, au conseil d'Administration de la Fédération et Confédération des réseaux de renseignements et d'évasion, à l'amicale des Forces Françaises libres (F.F.L.), aux médaillés de la Résistance, aux F.F.C., et à la légion d'honneur, etc,etc...
De plus, je suis membre des commissions ministériels et préfectorales d'homologation des déportés résistants, déportés politiques, des combattants volontaires de la Résistance(C.V.R.) à la préfecture, je suis toujours disponible pour ces réunions quelquefois dans l'année.

A ce jour, j'ai 96 ans et me déplace avec deux cannes anglaises par suite d'arthrose aux deux genoux, je continue à assurer les fonctions bénévoles que j'ai acceptées tant que l'indisponibilité me sera imposée par l'âge et la santé.

Nous sommes en ~~1998~~ 2000, voilà ~~50~~ 55 ans que la deuxième guerre mondiale est terminée. La plupart des camarades résistants et déportés de mon âge sont décédés, les plus jeunes n'ont pas débuté aussitôt dans la Résistance et pour l'histoire de la 2ème guerre mondiale et de la Résistance, il y a encore beaucoup de mises au point à faire.

J'ai appartenu au parti radical socialiste de 1930 à 1939 mais ayant vécu et constaté la pagaille au parlement et le renversement de ministères tous les 15 jours, j'ai démisionné. Au retour de ma déportation en 1945, j'ai fait confiance comme la plupart des anciens résistants au Général de Gaulle pour diriger la France et mettre fin aux luttes insensées entre partis politiques de gauche et de droite.

Et notre valeureux général, qui a passé la période 39-45 en grande partie à Londres et à Alger, a été plus ou moins bien informé de la situation politique pendant l'occupation et dans les camps de concentration en Allemagne.
A son arrivée en France et dans la plupart des grandes villes et dès le départ de l'occupant, les résistants politiques de Libé Nord en majorité socialistes avaient déjà occupé les postes les plus importants : Préfecture, Mairie, Police, et autres. Les véritables résistants politiques, qui avaient réussi à échapper à la gestapo, ont continué le combat avec l'armée Américaine jusqu'en Allemagne.

Les déportés politiques,arrêtés comme résistants et en camp de concentration tel qu'à Buchenwald, se sont organisés entre eux pour rentrer les premiers en France et retrouvant leurs collègues des partis, ont été présentés au général comme l'élite de la Résistance, ce qui a eu pour effet de se faire nommer ministres.
Exemple : PINEAU Christian, socialiste, ministre du ravitaillement ;

TILLON Charles, communiste, ministre de l'Air,
THOMAS Eugène, socialiste, ministre des P.T.T.,
PAUL Marcel, communiste, ministre de la Production Industrielle,
LE TROCQUER, socialiste, ministre des armées de terre,
et aussi un communiste au ministère des Anciens Combattants,
etc, etc...
Parmi eux de braves gens mais ~~pas~~ ~~nécessairement des~~ tous de la plupart des vrais résistants. politiques : passés de prendre le pouvoir

L'autre catégorie des apolitiques,tel mon cas rentrés fatigués, amaigris, somme toute en mauvaise santé, chefs d'entreprise ou commerçants,devait remonter au plus vite leurs affaires pour subvenir aux besoins de leur famille.
Ils ont été tenus à l'écart du pouvoir et de la politique en majorité socialo-communiste.

La majorité des Français se disait gaulliste à la libération et a voté aux législatives pour des candidats de gauche se disant résistants gaulliste mais qui pour la plupart étaient élus et préparaient la démission du général De Gaulle de la direction politique de la France.

Dès 1946, une seule chose comptait pour les socialo-communistes résistants ou non, à en juger sur une intervention de ma part.
A la suite de l'élection au conseil général de Tours, deux candidats au 2ème tour,et ceci remonte en 1946-47, se trouvent en présence : un communiste n'ayant jamais participé à la Résistance et un M.R.P., bien brave homme également non résistant.
Voyant le parti socialiste se désister en faveur du communiste, je décide de me présenter la veille du scrutin au second tour bien sûr sans aucune autre publicité que les tracts imprimés en dernière minute. Résultat : j'ai obtenu suffisamment de voix pour que le M.R.P. soit élu.

Le journal local issu de la Résistance à direction socialiste résistant m'a condamné, pour ne pas dire injurié, pour mon attitude politique. L'Amicale Libé Nord, mouvement de Résistance politique,m'a adressé le message suivant :

"L'Amicale du mouvement Libé Nord déplore l'attitude de Gaston PAPIN en ce qui concerne sa position et son intervention dans l'élection du conseiller général de Tours et décline toute responsabilité à la suite du résultat".

A partir de ce jour, tout a été fait par nos résistants socialo-communistes pour me tenir à l'écart des amicales et groupements des anciens résistants. Malgré mes titres, la reconnaissance officielle de mon activité dans la Résistance, les tortures endurées pour sauver mes camarades résistants, même parmi eux des socialistes, je n'ai pas eu droit à l'insertion de mes faits d'armes dans les bouquins ou opuscules édités sur le plan régional. Heureusement, l'autorité militaire et le ministère des anciens combattants m'ont gratifié sans que je leur demande toutes les décorations méritées.

1945 Médaille de la Reconnaissance Française

1946 - Compte-tenu des faits d'armes dans la Résistance, le ministre de la guerre me décerné la **Croix de Chevalier de la Légion d'honneur.**

En **1956** - **Officier de la Légion d'honneur.**

En **1980** - **Cravate de Commandeur de la Légion d'honneur** et **Croix de guerre avec palme.**

Cette dernière décoration m'a été prononcé et remise par le ministre des armées de l'époque, Michel DEBRE, et dans sa localité d'Amboise où il était également maire.